

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 79 Novembre - Décembre 2021

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Voici le dernier numéro de l'année 2021. Ce Boutillon est très chargé, avec de nombreux textes. De l'histoire tout d'abord, avec une femme de chez nous, Hélène de Surgères, l'égérie de Ronsard, racontée par Marie-Brigitte Charrier.

De l'histoire imaginaire cette fois : Jean-Bernard Papi se lance dans la science fiction, en nous emmenant dans le futur, un conte jubilatoire.

L'histoire également de Pierre Marchand, celui qui a notamment sculpté le monument en hommage à mon grand-père Goulebenéze, qui a voyagé plusieurs fois dans la ville de Saintes depuis son inauguration rue Victor Hugo en 1954.

Des histoires enfin en patois saintongeais. Sans oublier le Kétoukolé.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Hélène de Fonsèque, dame de Surgères	Marie-Brigitte Charrier	3
La mouclade oléronnaise, ou les aventures culinaires d'un baignassout	Jean-Jacques Bonnin	7
Magnière de faire ine sauce moukiade à la mode des vieilles de chez nous	Goulebenéze	8
Le coin des fines goules : gratin de Roquefort aux poires		9
C'est fou ce que le temps passe	Jean-Claude Lucazeau	9
Le coin des poètes		10
En fouillant dans la malle aux ancêtres	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	11
Sculpteurs en Charente-Maritime : Pierre Marchand	François Wiehn	12
À la conquête de Mars par Platon et ses amis	Jean-Bernard Papi	13
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	17
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	19
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	20
La faute au vin nouviâ	Charly Grenon	21
La ! ... O yé !	Bounicot de Cougnat	21
Expressions du patois saintongeais : les maladies	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	22
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	23
A propos du vocabulaire patois/français	Jean-Jacques Bonnin	24
Sidounie a été ine fame couragheouse	Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)	25
L'inséminateur	Guy Marquais (Bitou)	26
Pendant l'orajhe	Henri-Octave Jousseau	27

Hélène de Fonsèque dame de Surgères Marie Brigitte Charrier

Le château de Surgères vit naître en 1545 une petite fille appelée à avoir un destin particulier. Ses parents René de Fonsèque et Anne de Cossé-Brissac la nommèrent Hélène.

La seigneurie de Surgères (qui signifie « sur la rivière Gères ») avait appartenu aux comtes de Poitiers jusqu'en 1199, puis aux Maingot, érigée en baronnie. Pendant la guerre de Cent ans les Anglais l'occupèrent avant d'en être chassés par du Guesclin. La baronnie était l'une des plus importantes de Saintonge et le château très imposant. Trop. Louis XI en prit ombrage et fit raser les fortifications lors de son séjour à Surgères qui suivit la soumission des habitants de Saint Jean-d'Angély en 1472. A partir de Guillaume Maingot, baron de Surgères et seigneur de Dampierre-sur-Boutonne, on peut suivre la filiation de descendance sur six générations jusqu'à Louise de Clermont qui épousa Rodrigo de Fonseca :

Guillaume de SURGÈRES dit MAINGOT seigneur de Surgères et Dampierre-sur-Boutonne x Sédille de CHEVREUSE x < 1263 d'où :

Hugues de SURGÈRES ° ~ 1265 † > 1301 x Alix de PARTHENAY d'où :

Guillaume de SURGÈRES (x1 Jeanne de PREUILLY x < 1307)

x2 Thomasse d'ALBRET x (e) 1320 d'où :

Jeanne de SURGÈRES dame de Surgères ° 1325 † 1378 (x1 Jean de PARTHENAY)

x 2 Aymar de CLERMONT °1330 +1376 d'où :

Joachim de CLERMONT seigneur de Hauterive et de Dampierre-sur-Boutonne ° 1355 † 1420 x Isabeau de SURGÈRES (elle-même descendante de Guillaume de Surgères par la branche de la Flocellière) x 13/12/1394 d'où :

Antoine de CLERMONT baron de Surgères † 1461 x Catherine de LÉVIS x 1441 d'où :

Louise de CLERMONT dame de Surgères (x1 Jean AUBIN x vers 1460)

x 2 Rodrigo de FONSECA x vers 1484

Louise de Clermont était l'arrière grand mère d'Hélène.

Dès sa petite enfance Hélène fût choyée par ses parents et son éducation, ainsi que celle de son frère Charles, fut particulièrement suivie. A cette époque il était courant de confier les enfants de famille noble à un parent mieux placé dans la société, si bien que lorsque le maréchal Charles de Cossé comte de Brissac, frère de sa mère, fut nommé gouverneur du Piémont, il fut décidé d'envoyer l'enfant vivre en sa mesnie.

Le Piémont avec Milan et Turin était passé en 1535 aux mains des Français à la suite de la victoire de Charles VIII. Sept gouverneurs se succédèrent donc après la trêve de Nice, dont le dernier fut Charles Ier de Cossé nommé le 10 juillet 1550.

Charles et Anne de COSSÉ étaient les enfants de René de COSSÉ-BRISSAC Grand Pannetier de France puis Grand Fauconnier et de Charlotte GOUFFIER fille du sénéchal de Saintonge et d'une descendante MONTMORENCY. Leur origine familiale expliquait la nomination de Charles à un poste stratégique.

A 6 ans le 31 mars 1551 Hélène quitta donc la campagne saintongaise pour le Piémont, où elle fût élevée avec ses cousines Jeanne et Diane de Cossé-Brissac à la cour de Milan. Pendant 11 ans elles suivirent les cours d'un professeur allemand qui leur enseignait le latin, le français, les mathématiques et l'astrologie. Un maître de chant complétait leur formation musicale, leur donnait des leçons de cithare et de danse. Monsieur de Cossé exigeait aussi qu'elles pratiquent l'équitation et qu'elles soient de parfaites cavalières.

En 1562 le Piémont fut restitué à Emmanuel-Philibert de Savoie et le maréchal de Cossé-Brissac rentra bien évidemment en France avec sa famille. Hélène partagea son temps entre Surgères et la cour du roi dans l'entourage de laquelle vivaient les Cossé-Brissac, tour à tour au Louvre, à Saint-Germain ou à Blois. Elle faisait partie de la Petite Cour de Claude Catherine de Clermont duchesse de Retz, dame d'honneur de Catherine de Médicis et gouvernante des enfants de France.

La maréchale de Retz, dame de Vivonne et de Dampierre-sur-Boutonne avait deux ans de plus qu'Hélène, elle avait épousé Jean d'Annebault baron de Retz en 1561 avant de s'unir en 1565 à Albert de Gondî maréchal de France. Elle était parente avec Hélène, par leur trisaïeul Joachim de Clermont et par la proximité de leurs domaines. Elle était aussi une salonnière très brillante et cultivée devisant aussi bien en latin qu'en grec et recevant personnages de lettres et de pouvoir. On raconte qu'elle servit d'interprète lors de la réception de l'ambassadeur de Pologne par Catherine de Médicis, traduisant en latin les volontés de la reine pour la nomination de son fils Henri (futur Henri III) sur le trône de Pologne. Elle était qualifiée de « merveille du monde et ornement de la cour et du royaume de France » dans les Mémoires de Castelnau. Lorsqu'elle n'était pas à la cour, elle tenait salon dans son château de Dampierre-sur-Boutonne, accompagnée de sa mère Jeanne de Vivonne. Le château de Dampierre avait été construit par son aïeul François II de Clermont après son retour des guerres d'Italie, dans le style Renaissance.

A 21 ans Hélène était devenue une demoiselle fort belle, très brune avec le teint mat de son père et les yeux bleus de sa mère.

Parlons un peu de son père :

René de FONSEQUE était chevalier baron de Surgères, fils d'Aymond également chevalier et baron de Surgères par sa mère Louise de CLERMONT qui a été évoquée plus haut. Louise de CLERMONT avait épousé en premières noces Jean AUBIN seigneur de Malicorne-en-Puisaye premier chambellan du duc de Guyenne, décédé vers 1483, avant de convoler avec Rodrigo de FONSECA chevalier seigneur d'Eguré. La grand-mère paternelle de Rodrigo, Leonor de FONSECA, était fille de l'ambassadeur du roi don Fernando en Castille et de dona Ines Dias Botelho dame de la reine du Portugal. On a compris que les ancêtres de Rodrigo de FONSECA occupaient des postes importants au Portugal puis en Espagne avant de s'implanter en France.



Hélène était en outre fort instruite, parlait plusieurs langues, composait des poèmes et des madrigaux. Elle fut remarquée par la reine et entra au service de Catherine de Médicis comme demoiselle d'honneur, de même que ses cousines Jeanne et Diane. D'aucuns diront qu'elle faisait partie de l'escadron volant de la reine, mais c'est peu vraisemblable car son comportement, sa rigueur, ses attitudes sages et prudes la faisaient qualifier de « *docte de la cour* », et de « *Minerve* » par Brantôme. Ou encore de « *chaste brune qui demeurait toujours gelée comme les montagnes de Piémont où elle avait passé son enfance* » (Pierre Champion). Philippe Desportes en dira même : « *et Surgère est si sage et d'un savoir si grand, que des lieux plus lointains, à toute heure, on entend renommer sa sagesse et sa vertu divine* ». Bref, des rumeurs...

Courtisée par le capitaine aux gardes royales Jacques de la Rivière dont elle était éprise, elle eut la douleur d'apprendre sa mort au combat lors de la bataille de Saintes en 1569. Elle plongea alors dans une profonde mélancolie et refusa tous les autres prétendants. La reine elle-même s'en serait inquiétée et elle aurait encouragé Ronsard à la rencontrer.

Pierre de Ronsard, qui venait d'être éconduit par Isabeau de Limeuil, cherchait une égérie. En 1570 âgé de 46 ans il avait été attaché au roi Jacques d'Ecosse, au duc d'Orléans, au roi Henri II puis à Charles IX et enfin à Henri III. Dès 1552 il avait fait paraître les poèmes célèbres dont on se souvient (ou pas), appuyant surtout son aspiration sur les jeunes filles de son entourage : Cassandre Salviati qu'il ne pût épouser car il était cleric tonsuré :

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil...*

Marie Dupin qui fût sa maîtresse en 1556 :

*Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse :
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse...*

puis Isabeau de Limeuil l'un des fleurons de l'escadron volant de Catherine de Médicis qui épousa en 1567 Scipion Sardini le célèbre financier.

Ronsard fit la connaissance d'Hélène en août 1570. Dès qu'il la vit lors d'un office religieux il succomba sous son charme. En fait il était tellement sourd qu'il s'ennuyait à mourir à la messe et avait tout loisir d'observer son entourage !

Pendant 15 ans elle fut son inspiratrice. Hélène fut touchée par son assiduité et son amour, et flattée d'être à l'origine de ses poèmes les plus célèbres, mais elle ne céda jamais à ses avances. Les sonnets à Hélène parurent en 1578 :

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant,
Ronsard me celebroit du temps que j'étois belle...*

Né au château de la Possonnière à Couture-sur Loir, Ronsard aimait son Vendômois natal :

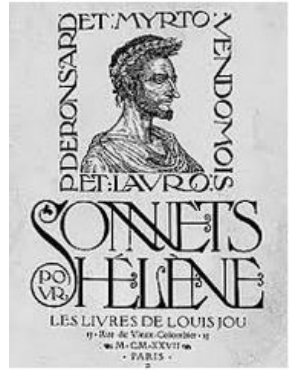
*Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes.
Plein d'un remors et d'un souci.
Aux rochers je me plains ainsi.
Aux bois, aux antres, et aux ondes...*



Tout en continuant à composer et à entretenir des relations d'amitié avec Hélène il se retira au Prieuré de Saint-Cosme où il décéda le 27 décembre 1585. Hélène resta au service de Catherine de Médicis jusqu'au décès de celle-ci à Blois en 1588. Puis elle regagna Surgères.

Le château et l'église de Surgères avaient été saccagés par les protestants en 1570, et Charles, le frère d'Hélène, avait entrepris de le reconstruire en 1576.

Il fit réédifier les fortifications, renforcer les remparts de forme elliptique par 20 tours rondes et un donjon, le tout entouré de fossés. Le porche encore visible à l'heure actuelle était couvert d'une toiture en ardoise à 4 pans avec porte cochère et entrée piétonne en plein cintre. Il abritait l'une des trois prisons du château.



Revenue à Surgères, elle continua à fréquenter avec plaisir son amie la maréchale de Retz dans son château de Dampierre-sur-Boutonne, magnifiquement orné de deux galeries à caissons, véritables livres de pierre, dont chacun a pu admirer l'originalité et la perfection.

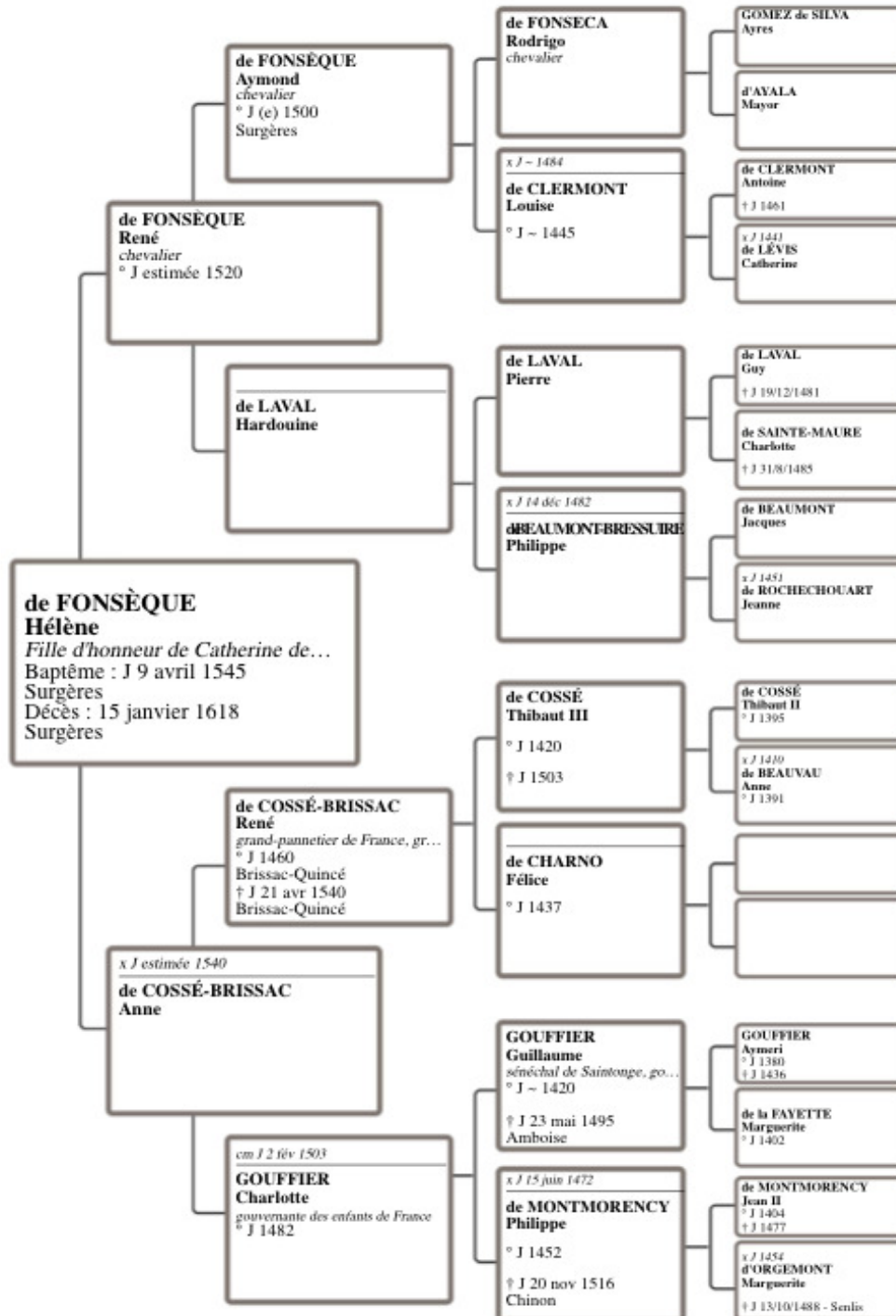
Elle se préoccupa du confort de vie des Surgériens, avec la construction d'un hospice.

Elle mourut au château le 15 janvier 1618.

Helene de Surgères



Rond-point en hommage au poète Pierre de Ronsard



La mouclade oléronaise, ou les aventures culinaires d'un bagnassou (1) Jean-Jacques Bonnin

Quand il m'arrivait d'aller faire quelque séjour dans l'Île d'Oléron, j'avais toujours plaisir à rencontrer la mémé M., à Dominot', comme certains disent. Elle ne s'exprimait que dans le parler de l'île, et c'était plaisir de l'écouter.

Elle me donnait parfois des recettes de la cuisine locale, comme sa soupe de poisson au « touil » (2) et son ragoût de jhambes (3), mais la meilleure est certainement sa mouclade, que je prépare toujours en la suivant à la lettre.

D'abord, se procurer des moules, sans mégoter il en faut bien deux litres. En effet, je ne sais si ça se fait encore, mais à cette époque les commerçants ne s'ennuyaient pas à transporter et régler une balance, ils employaient pour évaluer la quantité de leur marchandise, une mesure en fer blanc étamé, comme celle des laitières, et comme on pouvait en voir dans le compendium métrique que possédait toute école primaire qui se respectait.

Simple hypothèse de ma part, mais je pense que le service de la Répression des Fraudes ou quelque administration technocratique a dû interdire depuis longtemps cette pratique, et mettre bon ordre en supprimant cette gabegie ancestrale et passéiste !

J'avais trouvé un marchand de moules, du côté de Saint Pierre, qui les passait rapidement dans une machine à éplucher les patates, évitant au client la corvée pour enlever byssus et balanes. Restait plus qu'à les frotter avec une poignée de sel et les rincer à l'eau claire.

Premier acte, faire ouvrir les moules dans une grande casserole, avec feuille de laurier, thym, sarriette, etc., tout le monde connaît ! Il n'est pas interdit d'ajouter deux ou trois échalotes hachées et un petit verre de blanc. Ensuite, on ouvre les coquilles, on en arrache une valve et on dispose dans un plat la coquille qui contient la bête. Ça, c'est enfantin.

Il faut alors passer à la phase sérieuse de l'opération, la préparation de la sauce, et là certainement les avis diffèrent. Premier dilemme, la recette commençant par la confection d'une sorte de béchamel, il faut donc employer un corps gras. Mon quart de croquantise du Périgord va me faire rejeter d'emblé le beurre, fidèle au précepte de l'historien et gastronome Jean Secret à propos de la cuisine périgourdine : « Sans Beurre et sans Reproche », mais également par souci diététique, le beurre, surtout quand il est cuit, contient de mauvais acides gras saturés. Beurq !

Ma préférence va donc aller vers une huile végétale, colza, tournesol, arachide, qui contient une foule d'omégas, tous meilleurs les uns que les autres pour la santé.

Oméga, oh, mes gars, dirais-je, paraphrasant Goulebenéze (Hérodiade).

Donc, dans une autre casserole, je vais verser un filet d'huile ou une noix de beurre (foin des diététiciens pisse froid et leurs préceptes de Carême). On chauffe tout doucement et on met à réchauffer, à peine blondir, deux trois gousses d'ail hachées menu.

Encore un choix à faire si c'est possible. L'idéal serait d'ajouter alors une belle tasse de mie de pain bien « mise », de la mie de ces gros pains comme on n'en trouve plus. La mie élastique des pains « à la mode » ne risque de produire qu'une espèce de colle informe.

Alors, on va simplement ajouter une bonne cuillère de farine, touiller rapidement et verser avec précaution, toujours à feu doux du jus de cuisson, bref, on monte une sorte de béchamel, le jus des moules remplaçant le lait. Il faut s'arrêter à temps pour que la sauce ne soit pas trop liquide, mais assez pour bien envelopper les moules. C'est le moment délicat.

(1) Bagnassou : Terme un peu péjoratif et familier employé par les résidents permanents des îles, qui n'auraient pas eu l'idée saugrenue de se jeter à la mer en petite tenue, ou de se faire « grâler la piâ au soleil » dans le même appareil. Il sert à désigner les vacanciers et touristes venus du continent

J'ai même entendu dire (était-ce une simple plaisanterie à ne pas prendre au sérieux ?) que certains habitants craignaient, à cause du poids des nombreux touristes, que l'île ne s'enfonçât dans la mer. Sans qu'il y ait relation de cause à effet, les graves dommages provoqués par marées et tempêtes, qui ruinent le trait de côte, confirment en partie leurs craintes.

(2) Touil : espèce de chien de mer, un petit squalo local.

(3) Jhambes : patelles ou chapeaux chinois

Recette du ragoût de jhambes : on fait revenir un ou deux oignons avec le corps gras qui vous convient, puis on ajoute les jhambes, bien lavées, très peu de sel, poivre, 2 ou 3 pommes de terre en quartier, 3 ou quatre gousses d'ail en chemise (qui une fois écrasées avec quelque morceaux de pommes de terre enrichiront la préparation) une feuille de laurier. On recouvre d'eau. Quand notre préparation a « pris le bouil » on baisse le feu et on laisse mijoter doucement. Quand les pommes de terre sont cuites, c'est bon à servir.

Bien sûr, inutile de saler, par contre un tour de moulin à poivre sera le bienvenu. Un iconoclaste va ajouter une grosse cuillerée de crème fraîche. Un raffiné parfumer d'un jus de citron, un nanti d'une pincée de safran.

Il reste alors à verser cette préparation bien chaude sur les moules et à rameuter les convives. Ce mets n'est pas recommandé pour un repas de cérémonie, la serviette autour du cou, on prend chaque coquille entre deux doigts et on « supe ». Ce n'est pas très élégant, pas plus que des chinois mangeant leur soupe au spaghettis qui au demeurant semble délicieuse (4).

Mais on en sort quand même moins « jabrou » qu'après la dégustation d'une éclade ! Dans la confection de l'éclade il y a d'ailleurs aussi des tricheurs qui protègent les moules, et par conséquent les consommateurs, en les recouvrant de feuilles de figuier. Il paraît que ça donne un petit goût spécial, mais c'est de la triche et peu conforme, il semble, aux traditions locales.

Maintenant une grave question éthique se pose : cette recette de mouclade, est-ce qu'elle respecte les traditions « lotentiques » oléronaises, comme aurait dit Gallinette ? (5)

La réponse consistera à dire « *Si o vous plait, si vous zou trouvez bon, c'est qu'o l'est la meilloure* », à la manière du compositeur Éric Satie qui prétendait : « La meilleure musique est celle que je préfère ».

(4) *Un souvenir d'enfance : à la maison, on préparait généralement les moules en les faisant simplement ouvrir avec quelques herbes aromatiques. La casserole posée au milieu de la table, chacun se servait, et décortiquait ses moules que l'on consommait avec une vinaigrette aromatisée d'une « râpade » d'ail. Quand toutes les moules avaient été mangées, chacun se munissait d'une valve, la plus grosse, et puisait dans le jus de cuisson resté au fond de la casserole, puis « supait » sa coquille.*

(5) *Personnage des romans de Marcel Pagnol « Jean de Florette » et « Manon des Sources ».*

Magnière de faire ine sauce moukiade à la mode des vieilles de chez nous Goulebenéze

Après la recette à Jean-Jacques, voici celle de Goulebenéze, parue dans « La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest » en 1950. À vous de choisir.

La mouk'ille de l'Aunis a teurjhou été la pu bounne dau monde. Thyiellé chêtits z'Hollandais avant-t-assèyié de nous faire la patte : i l'avant-t-envouèyé des mouk'illes groûsses coum' des feuves et qu'aviant goût de reun !

Vivent les mouk'illes de Charron, d'Esnandes et de Marsilly ! Et savau peurqué qu'a l'avant thyieou goût si savoureux ? Jhe s'rais pas dobijhé de vous zou dire hein ! Vous êtes thyurieux coum' des fumelles ! Eh beun, jhe zou dérai quand même : o l'est qu' dans l'Anse de l'Aguyion, la mouk'ille troue la naurriture qui zi convint dans l'ève de la Sèvre Niortaise, tout coum' vous z'autes (sans comparaison), vous trouvez la naurriture qui convint a` voute race en manjheant des monjhettes plates (avec de l'heûle de noix), bande de gormands !

D'aut' cot, la mouk'ille était in piat prr' les malheureux. Aneut, le roi Farouk * s'en liche les ballots, la Bégum avecque, et les fumelles qui fazant dau cinéma otout. O l'est peurtant dau monde qu'avant les mouèyiens !

Jh queneux cinq magnières de manjher les mouk'illes : o n'en n-at-ine, la « Teurrée » de l'île d'Oleron, prr' vous zou éspiquer o me faudrait beurner d'encre les huit pajhes de thyieou jhòmau. O s'rat prr' in aut' cot.

Aneut, vouèlà : la sauce moukiade.

Peumez m'en deux livres de mouk'illes. Grattez-les et lavez zou coum' o faut. Favez-les bader dans la poêle avec dau thym et dau laurier sans ménajher l'habiajhe.

Agouttez les mouk'illes et favez beun étention de les écoqueuiller en thyittant les coqueuilles qui donnera-t-in goût de mais à vout' thyieuzine.

Peumez l'ève qui a fait thyieure les mouk'illes et favez zou r'venit dans la poêle avec de l'ail (jholiement) et deux thyiyèrées d' farine. Ni sau ni pouèvre.

Délayez zou, et qu'o thyieuze châ p'tit in moument, à p'tit feu. Foutez les mouk'illes dans la sauce avec deux jhaunes d'oeut. La moukiade est faite !

Et si vous zou trouvez pas bon, eh beun vous s'rez dobijhés d' bader la goule... coum' des mouk'illes !

* *Farouk : roi d'Egypte*

Le coin des fines goules : gratin de Roquefort aux poires

Extrait de « Cuisine et pineau » de Françoise Barbin-Lécrevisse

Pour 4 personnes : préparation : 10 minutes ; cuisson : 10 minutes
125 g de Roquefort ; 6 cuillérées à soupe de crème liquide (9 cl) ; 1 cuillère à soupe de cognac (15 ml) ; 5 cl de pineau blanc ; 1 œuf ; 1 belle pincée de poivre et de noix muscade ; 2 belles poires mûres à point et bien parfumées.

Matériel spécial : 4 plats à œufs de 16 cm de diamètre
Vin conseillé : très vieux pineau blanc



Chauffer le four à 230. Écraser le Roquefort à la fourchette et ajouter en mélangeant la crème, le cognac, le pineau, l'œuf, le poivre et la noix muscade jusqu'à ce que l'ensemble soit bien homogène. Éplucher les poires et les couper en lamelles d'épaisseur moyenne. Répartir le mélange au Roquefort dans les plats à œufs et disposer les lamelles de poires en rosace par dessus en les enfonçant légèrement. Mettre au four 10 min en surveillant la cuisson et retirer quand la crème est d'un beau blond doré (attention car la crème se met vite à noircir quand le doré est atteint). Servir aussitôt.

Le contraste de poires bien parfumées et sucrées avec la puissance du Roquefort, adoucie grâce au pineau, offre une entrée originale et vite préparée. La qualité des poires est primordiale.

C'est fou ce que le temps passe

Jean-Claude Lucazeau

Extrait de « Chroniques du clair de lune ... ou de l'autre » (éditions Koikalit)

« C'est fou ce que le temps passe ... ». Près de sa fenêtre, devant un beau tas de linge, Marinette prononce cette phrase chaque jour.

Pour passer le temps, Marinette repasse tout le temps. Elle voit passer des passants qui passent et repassent par tous les temps. Elle ne se lasse pas de ce spectacle qui n'est pas sans lui rappeler le temps passé. Car, déjà, bien avant elle, Marie, la mère de Marinette, repassait tout le temps. Et tout se passait bien.

Marinette a hérité de cette aptitude reconnue aux activités de repassage un savoir-fer indéniable, auquel elle consacre tout son temps.

Et encore, passons sur les heures qu'elle consacre à passer l'aspirateur et la serpillière.

Tout ceci n'empêche pas Marinette de se tenir au courant de tout ce qui se passe - enfin, du moins le croit-elle - par le biais de la télévision ! ...

Heureusement, l'heure du déjeuner arrive à temps, pour varier un peu le rythme de la journée. Raoul, « son homme » comme elle dit, prend tout son temps ; bien calé dans sa chaise, il attend. Une première bouchée du plat de résistance lui fait froncer les sourcils. « Passe-moi le sel... » lance-t-il à Marinette. « Repasse-moi le poivre... » poursuit-il. Marinette passe et repasse... La conversation, un peu répétitive, est interrompue par le passage du facteur. Après quoi, un semblant de dialogue fait suite à ce qui n'était qu'un monologue : on parle de la voiture, qui vient de passer au contrôle technique ... et qui devra y repasser...

Pour « mettre un peu d'ambiance », Marinette allume la télé. Une bande-annonce défile sur l'écran : demain soir, un épisode de la série « Louis la Brocante » sera diffusé.

« Ils l'ont déjà passé l'an dernier, et voilà qu'ils le repassent ! » fait remarquer Marinette. Raoul ne fait aucun commentaire et continue de se goinfrer. Tout petit, on lui a appris qu'on ne parlait pas la bouche pleine.

On frappe à la porte. Un assureur, costumé cravaté jusqu'aux narines, vient leur proposer une « complémentaire maladie ». Raoul lui répond sèchement qu'à l'heure du repas, « on n'a pas le temps d'être malade ! ».

« Je peux repasser... » répond l'assureur.

« Vous fatiguez pas, ma femme s'en charge ! » conclut Raoul qui a hâte de retrouver son camembert et son verre de rouge.

Enfin, Marinette prend le risque de demander à « son homme » : « Demain, j'ai beaucoup de linge. Pour me faire gagner du temps, il faudrait que tu épluches les patates avant que je les passe à la poêle ».

« Alors là, tu repasseras ! » répond Raoul, en simulant un bras d'honneur.

Le lendemain, Marinette a repassé. Ça n'a pas fait un pli.

Le coin des poètes

Bernard Charron

Sous mon érable rouge

Sous mon érable rouge, plongé dans mes pensées,
je ne parle ni ne bouge, visiteur du passé.

Des erreurs il y en eut, à moi-même confessées,
Mais peu ont survécu, par le temps, effacées.

A l'automne de ma vie, je repasse en rêvant,
mes amours mes amis, que je pleure gentiment.

Sous mon érable rouge, dans un souffle de vent,
les souvenirs de Souge, passent pour du bon temps.

Dans le grenier des ans, quelques jolis printemps,
des automnes moins fringants, des hivers déprimants.

Mais toujours mais toujours, à part quelques
rancœurs,
du côté de l'amour, tant et tant de bonheur.

Sous mon érable rouge, avec tous mes enfants,
c'est joyeux et ça bouge, oh émerveillement.

Lilou, Lucy, Lana. Noah, Léo, Lukas,
sous mon arbre avec moi, c'est là toute ma joie.

Dans mon érable rouge, le vent d'Ouest fait la loi,
toutes les feuilles bougent, mais elles ne tombent pas.

Seul, l'automne à venir, et le froid de l'hiver,
unis pour dévêtir, le rendront bien moins fier.

A la fin de l'été, sous mon arbre abrité,
dans le bruit de rentrée, je me sens apaisé.

**Maintenant j'en suis sûr, la feuille repoussera,
Passé la saison dure, Le printemps reviendra.**

Lucien Picot (alias Gilles Galion)

Si j'avais eu le temps

Si j'avais eu le temps j'aurais fait un poème

Je t'aurais dit combien
Avec toi je suis bien
Combien, quand dans tes yeux
Je plonge mon regard
Je sens mon cœur joyeux
Et mon corps égrillard

Je t'aurais dit aussi
Que de tenir ta main
Est un symbole qui
Pour moi veut dire « demain »
Et que demain je veux
Toujours tenir ta main
Afin que ce doux jeu
Soit un cercle sans fin

J'aurais vidé ma tête
De toutes ces pensées
Joyeuses, douces ou bêtes
Que tu y fais danser
J'aurais vidé mon cœur
De tout ce qui l'opresse
Mais déjà il est l'heure
Il faut que je me presse
Avant d'avoir pu même
Trouver les mots pour dire
Combien, combien, je t'aime
Combien, je te désire.

Si j'avais eu le temps j'aurais fait un poème

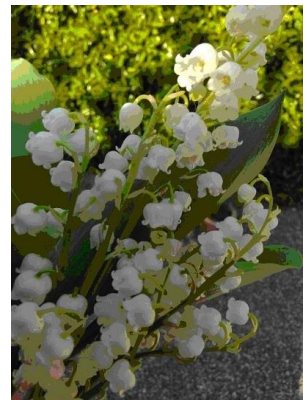
Cécile Négret

Trouble-fête

D'abord, ce fut une retraite
Un intervalle inespéré.
Corona, tu n'es pas si bête
L'univers était trop pressé
Le silence a gagné la ville
Et la nature a pu chanter.
Tant pis pour le bonheur tactile :
Nous avons dû nous séparer.
Pâques en solitude intégrale...
Quatorze Juillet : bal masqué
Malgré la chaleur estivale...
Quinze Août en semi-liberté...

A la Toussaint, brèche éphémère...
Noël en nombre limité...
Premier de l'an : retour en serre,
Sorties de jour autorisées.
Au-delà des pertes cruelles,
Pour celui qui sait contempler,
Ces bornes inhabituelles
Sont sources d'opportunité.
Sanglé dans pareille atmosphère
L'humain se sent déconcerté
Mais la paix de la Terre-Mère,
Était une nécessité.

D'accord, ce fut un tête-à-tête
Avec notre réalité.
Corona, tu troubles la fête :
À nos cœurs de la recréer !



En fouillant dans la malle aux ancêtres Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

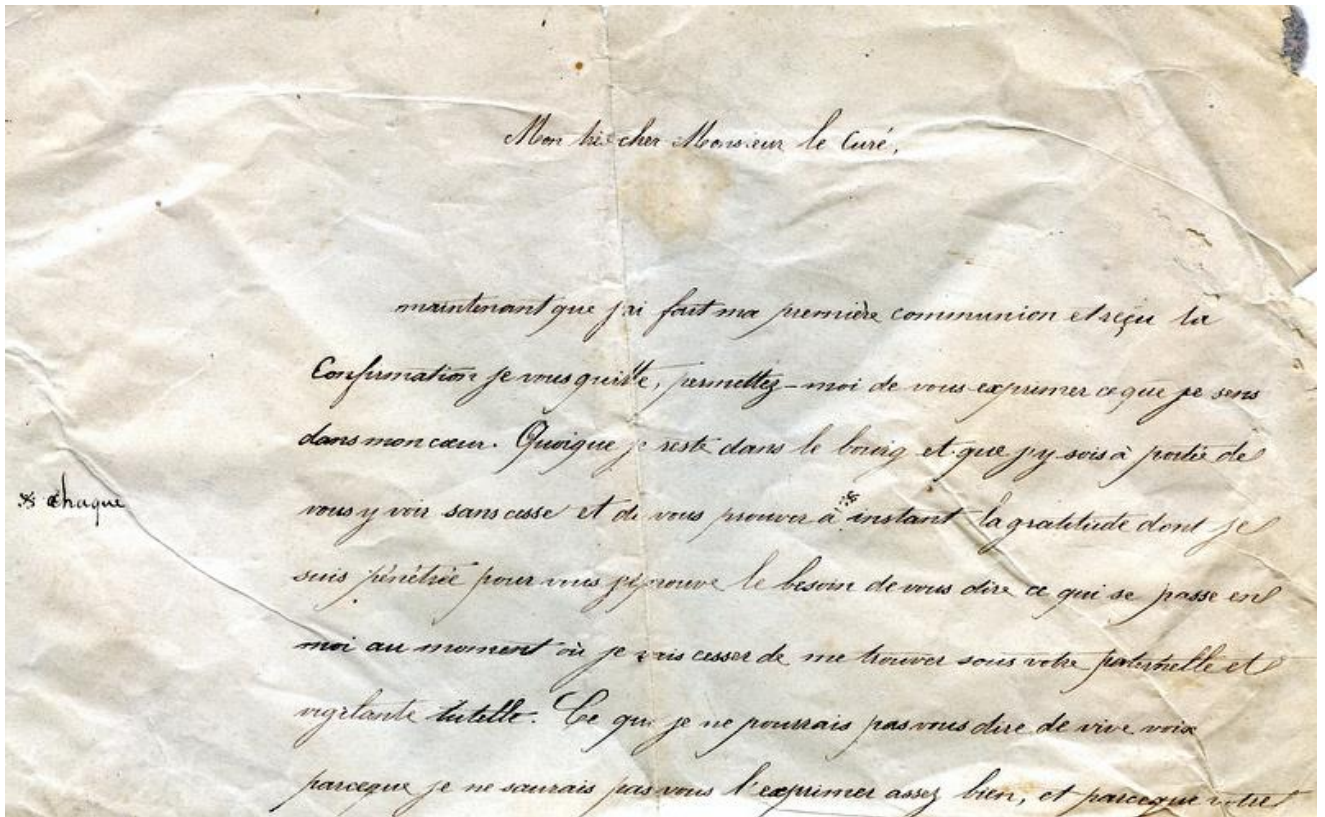
Lettre d'une jeune communiant à Monsieur le curé

Moi qui suis issu d'une famille anticléricale de bouffeurs de curés (Goulebenéze et son père Marc Eugène étaient des amis d'Émile Combes, l'homme politique à l'origine de la loi de séparation des églises et de l'État), j'ai été très surpris de découvrir dans la malle aux ancêtres cette lettre écrite par une petite fille à son curé.

La lettre n'est pas datée, elle n'est pas signée, donc je ne sais absolument pas qui l'a écrite. Mais comme vous pouvez le constater d'après la photo ci-dessous, l'écriture est belle, le style est impeccable, sans faute d'orthographe. Je me souviens que ma grand-mère, née le 1^{er} octobre 1890, et qui avait passé son certificat d'études à l'âge de 11 ans, écrivait de la même façon, à la plume « sergent-major ». Quand je regarde, avec tristesse, certains commentaires sur Facebook, écrits dans un français très approximatif bourré de fautes d'orthographe, je dois bien constater que la formule « Autres temps autres mœurs » a vraiment sa raison d'être.

Cependant, on peut se poser des questions. La formulation, les expressions spécifiques, est-ce qu'une jeune fille de douze ans, même si elle possède une bonne culture générale, aurait pu les utiliser sans l'aide des grandes personnes ? Quant aux remerciements au curé, elle en fait des tonnes. Quel est le degré de sincérité ?

Mais jugez par vous-mêmes.



Mon très cher Monsieur le curé

Maintenant que j'ai fait ma première communion, et reçu la confirmation, je vous quitte, permettez-moi de vous exprimer ce que je ressens dans mon cœur. Quoique je reste dans le bourg, et que je sois à portée de vous y voir sans cesse, et de vous prouver à chaque instant la gratitude dont je suis pénétrée pour vous, j'éprouve le besoin de vous dire ce qui se passe en moi au moment où je vais cesser de me trouver sous votre paternelle et vigilante tutelle.

Ce que je ne pourrais pas vous dire de vive voix parce que je ne saurais pas vous l'exprimer assez bien, et parce que votre bonté et votre modestie ne me laisseraient pas dire tout ce que je sens, je tiens à vous l'écrire afin de pouvoir donner un plus libre cours à ma pensée. Je tiens en outre à vous laisser un témoignage permanent des sentiments dont mon cœur est et restera toujours animé.

Recevez donc ici, mon bien cher Monsieur le curé, l'hommage de la reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour les soins assidus et persévérants dont vous m'avez entourée pendant les trois années que j'ai eu le bonheur de passer sous votre direction.

Pourrai-je jamais reconnaître assez tout ce que vous avez fait pour moi, car c'est à vous que je dois l'instruction religieuse que j'ai acquise, et qui me permettra, je l'espère, de faire mon salut.

Comment vous témoigner ma gratitude pour la bonté dont vous avez fait preuve, pour vos efforts multipliés, afin de mettre la science à ma portée. Comment ne pas être touchée de cette patience que ne rebutaient ni la lenteur de notre esprit, ni l'étourderie, ni la négligence ou la paresse. Aujourd'hui mieux éclairée par l'âge, je comprends l'étendue des services que vous nous rendiez en combattant nos inclinations et nos penchants.

Je vous prie donc respectueusement de me pardonner les torts dont je me suis involontairement rendue coupable envers vous en écoutant pas mieux vos avis et en me montrant quelquefois si peu attentive à vos leçons. Je regrette d'avoir augmenté vos fatigues par ma dissipation et par une légèreté qui vous forçait souvent à revenir sur les mêmes choses.

Veillez me pardonner les torts de jeunesse, en raison de la sincérité et du regret que j'en éprouve maintenant. Puissiez vous aussi, mon bien cher Monsieur le curé, recevoir dans ce monde et dans l'autre, la récompense de tout le bien que vous avez fait à mes camarades et à moi.

Si Dieu, dans sa bonté, daigne vous accorder ce que mon cœur reconnaissant vous désire, rien ne manquera plus à votre bonheur.

Sculpteurs en Charente-Maritime François Wiehn

Pierre Marchand (3 août 1910 Saintes - 10 novembre 1983 Saintes)

La mère de Pierre Marchand est couturière, son père exerce diverses professions dont celle de tailleur de pierres. Pierre Marchand suit les cours de l'école de dessin de la ville de Saintes et se forme auprès du sculpteur Mouledoux.

Lors du recensement de 1926 il vit avec sa mère marchande de journaux rue du Puits à Saintes.

Il participe à la réalisation des bas-reliefs du palais de la Porte Dorée à Paris avec Landowski. Il travaille la pierre mais aussi le plâtre et le modelage.

Ses réalisations sont nombreuses et variées : monuments et caveaux dans les cimetières saintais, créations de cheminées balustres pour les particuliers, moulages en plâtre ou en argile pour des bustes, bas-reliefs, plaques.

On peut citer le bas-relief allégorique réalisé avec le peintre saintais Maurice Tourneur (1) qui orne l'escalier d'honneur de la mairie de Saintes, les bas-reliefs de la porte de Saintes à Nivelles (Belgique), le buste de Fernand Chapsal, le monument à Goulebenéze, le monument des résistants de Château-Gaillard (Juicq), le monument de la résistance à Ecoyeux, le monument aux morts de Arnhem (Pays-Bas) ...

Pierre Marchand participe dans les années 1950 au salon des Artistes Français.



Préparation du monument de Goulebenéze



*Monument des résistants de Château Gaillard
(St Hilaire de Villefranche)*

(1) Traité dans le « Dictionnaire des peintres de Charente-Maritime » par François Wiehn

À la conquête de Mars par Platon et ses amis

Jean-Bernard Papi

La réunion entre les cadres et les membres du conseil d'administration de la Grande-Maison, prévue depuis le début d'avril débuta sans retard le 2 mai à 15 heures précises au trentième étage du Lipstick Building. Ce bâtiment siège d'une innocente fabrique de rouge à lèvres, fut à l'origine du développement prodigieux de la Grande-Maison par le renommé chimiste et prix Nobel, M.C Gwennolledge. Entreprise qualifiée aujourd'hui par les médias d'entreprise-univers, ou d'entreprise-monde tant ses productions sont importantes et touchent à tous les domaines, santé, énergie, matières premières, militaire, espace etc. Le Président du Directoire ouvrit la séance. Son discours fut simple et direct.

- Comme vous le savez, aujourd'hui nous manquons de sources d'énergie, asséna-t-il la mine sombre. Si nous ne nous sortons pas de ce mauvais pas, c'est la fin de notre entreprise et la mise à pied de plusieurs dizaines de millions de nos ouvriers et employés. Nous avons exploité tout ce qu'il était possible d'exploiter sur notre planète en matière de prospections minières et de forages sur terre, sur mer, et même sur la lune. Il faut maintenant nous tourner vers d'autres possibilités d'approvisionnement. Aussi je vous propose de diriger nos efforts vers la conquête des planètes. Mars pour commencer, puis Vénus, Jupiter et ses satellites et enfin, plus tard bien plus tard, la conquête de la galaxie. Pour y parvenir nous avons mis au point un programme de recherche ambitieux. Je cède la parole à notre Directeur de la Recherche Humaine qui va vous expliquer tout ça en détail.

Le Directeur de la Recherche Humaine -un bel homme d'une centaine d'années qui faisait tourner les têtes de toutes les laborantines- célibataire, grand, brun, musclé et, bronzé comme un jeune premier des débuts du cinéma américain, prit la parole.

- Les humains conformes aux canons de la beauté grecque du siècle de Périclès, c'est-à-dire bâtis comme vous et moi, ne tiendront physiquement et moralement pas le coup durant un voyage de plusieurs mois, voire de plusieurs années dans l'espace. Ceci dans l'état actuel des transports interplanétaires. Tel que nous sommes, nous avons peiné à atteindre la lune et plus encore peiné à nous y installer. Ceci étant posé, il nous fallait trouver d'autres solutions. Nous étudions et nous "fabriquons" en ce moment, et depuis plusieurs dizaines d'années, une manière d'humain, un surhomme si l'on ose dire, capable de résister aux longs voyages interplanétaires. Notre nurserie a bien rempli son rôle et nous sommes sur le point de commencer à sélectionner nos futurs astronautes. Je ne puis vous en dire plus pour le moment car nos recherches sont secrètes. Mais je vous donne rendez-vous dans un an, au moment de la sélection de l'équipage qui comportera des filles et des garçons mais aussi des gays et LGBT pour ne pas s'attirer les foudres des associations défendant la diversité. Il y aura aussi des rats... La sélection s'axera sur la capacité de travailler en équipe et sur la débrouillardise des candidats selon un processus complexe que seul notre psychologue en chef qui vous prie de l'excuser pour son absence, est à même d'expliquer.

Un brouhaha suivit la fin des exposés qui furent étayés de graphiques et de bilans projetés en trois dimensions. Bilans et graphiques qui ne changeaient rien à l'affaire mais qui faisaient prendre conscience aux cent-trente cadres et membres du Conseil d'administration qu'il était plus qu'urgent pour la Grande-Maison de trouver de nouvelles sources d'énergies. D'aucuns pensaient à l'uranium devenu rarissime sur terre, aux composés du phosphore ou du silicium, encore abondants mais pas pour longtemps, et même à ce bon vieux pétrole si facile d'emploi disparu depuis des centaines d'années. Le Directeur de la Recherche Technique répondit ensuite de bonne grâce aux interrogations, et aux craintes, des membres du Conseil d'administration. Il en ressortit qu'il ne pouvait être question une fois de plus d'envoyer des robots dans l'espace à la place des hommes.

- Depuis les fantaisies d'Albert 903 notre robot humanoïde envoyé dans l'espace il y a une vingtaine d'année et disparu en chantant avec son vaisseau après avoir dépassé la ceinture de Kuiper, alors qu'il devait rejoindre Vénus, et tant d'autres robots expédiés depuis des années de-ci de-là, surtout sur Mars, nous sommes convaincus qu'ils sont tout au plus compétents pour nettoyer et entretenir les toilettes des vaisseaux spatiaux. Bien sûr, moyennant un pactole de nabab et des salaires de PDG, les volontaires humains ne manquent pas mais lorsqu'ils découvrent ce qui les attend, ils fichent le camp à toutes jambes. Nous avons maintenant mieux que des robots, même animés par l'intelligence artificielle, mieux que ces ferrailles et que les gentlemen pusillanimes. Mais rappelez-vous, c'est top secret ...

Un an plus tard, Platon écrit dans son journal :

Le 8 juin. Aujourd'hui se déroule le concours annuel du recrutement de la Grande-Maison, l'entreprise-univers chère à nos cœurs. Mon papa dit que si notre dieu, après avoir créé l'univers, s'est reposé le dimanche, c'était pour permettre à la Grande-Maison et à monsieur M.C Gwennolledge de prendre le relais. De fait, c'est toujours un dimanche qu'ont lieu les concours de recrutement de la Grande-Maison. Réussir ce concours, c'est le seul moyen d'appartenir à l'élite qui gouverne notre beau pays. C'est l'objectif de chaque jeune un tant soit peu ambitieux, et instruit. Réussir, pour moi, représenterait le couronnement d'une préparation obstinée, intense et journalière, jamais relâchée. Pourtant, à quelques minutes de l'ouverture du concours le découragement m'envahit et la futilité de mes efforts m'apparaît aussi clairement que je vois la nuque écaillée et l'abondante chevelure bleu marine du candidat assis devant moi. Suis-je fait pour mener l'existence des élites ? J'ignore d'ailleurs à quoi ressemble cette existence. Maman dit que l'on y mène une vie agréable où le moindre effort nous est évité ; c'est une sorte de paradis fondé sur le sexe, le luxe et les loisirs. Suis-je fait pour le luxe et les loisirs ? À vrai dire j'en doute, car je suis naturellement travailleur et foncièrement économe. Mais c'est le vœu de maman et de papa, alors ...

Dans cette salle, nous sommes cinq mille postulants, au moins, pour guère plus de cent places. C'est dire la difficulté des épreuves qui nous attendent. En ce qui me concerne, cela fera bientôt huit années que j'étudie dans la perspective de ce jour mémorable. Encore que je sois un privilégié. J'ai la chance d'avoir un fort QI, ce qui me donne une intelligence très supérieure à la moyenne. Grâce à cela j'ai brûlé quelques étapes au cours de ma scolarité. Par exemple l'étude de la cosmogonie de la Grande-Maison, laquelle, depuis sa fondation en 1960, c'est-à-dire depuis trois siècles, est au centre de notre galaxie avec un paquet d'étoiles et de planètes qui tournent autour. Cette cosmogonie est une science très particulière qui réclame, pour son apprentissage, plus d'une année de travail. On y apprend notamment les pensées et la vie exemplaire de tous les directeurs qui se sont succédé depuis Gwennolledge et Asimov le Grand jusqu'à Belzebuth le Gros, en passant par Guillaume Porte et Stève Boulot. Pour les gens ordinaires, c'est à dire de QI moyen, il faut compter un total de dix à douze années passées à s'instruire avant d'aborder le concours.

Comme si celui-ci n'était pas assez difficile en lui-même, chaque année le programme est modifié et l'on doit, pour se mettre à jour, travailler de nouvelles matières et en abandonner d'autres. On ignore d'ailleurs le pourquoi de ces modifications. Asimov le Grand a écrit dans un des petits livres qu'il pondait avec la régularité d'une reine d'abeilles ses œufs, « Que nous n'étions dans le fond que des rats de laboratoire, et rien d'autre que des rats ! ». Aphorisme qui fait toujours s'esclaffer ceux qui n'y voient qu'une moquerie vacharde ; du moins ceux qui comprennent le sens général de la phrase. Cependant il n'est pas une génération d'écoliers en cosmogonie qui ait osé se dispenser d'apprendre cet aphorisme par cœur. Papa le cite souvent. Ce qui nous plonge ensuite l'un et l'autre dans un océan de perplexité, car un rat de laboratoire, qui en a vu ?... Pour en revenir au concours, personnellement je trouve qu'il est normal qu'une si vaste entreprise sélectionne les meilleurs. Même si la finalité de cette sélection n'apparaît pas clairement. Nous devons passer par « les fourches Claudine » des recruteurs de la Grande-Maison, dit maman qui emploie souvent cette expression en assurant qu'elle ne veut rien dire mais qu'elle en vaut une autre. Cette Claudine fourchue dont la mère, une écrivtrice, s'appelait Colette, aurait vécu un peu avant 1930, c'est-à-dire vers la fin de ce qu'il est convenu d'appeler la Basse antiquité.

Je vous donne un exemple du mépris dans lequel nous tiennent les recruteurs. Cette année le sujet d'étude « la promenade dans les bois » a été supprimé. Je connaissais la matière sur le bout des doigts, étant un grand amoureux de la nature et un parfait écologue. Il a été remplacé, tenez-vous bien, par « la promenade à bicyclette » beaucoup plus technique. On s'est tous demandés où ils étaient allés chercher ça. Il a fallu d'abord trouver des bicyclettes. Plus personne n'en vendait depuis une centaine d'années. Nous avons dû explorer des milliers de greniers et visiter autant de brocanteurs et de musées pour dénicher les vélos - c'est ainsi que les initiés les appellent -, en état de rouler. Et pour trouver un professeur, je ne vous dis pas ! Mais en haut lieu on se fiche bien de nos problèmes. Ça fait partie de la préparation ! nous répond-on avec morgue quand on parvient à interroger un commis de la Grande-Maison. Ces commis, des gens comme vous et moi, ou comme mon papa et ma maman, jouent les importants et se croient investis d'une mission sacrée. Pffff ! Nous avons quand même réussi à trouver un professeur dans le district de Los Angeles où nous habitons, par chance. Un seul professeur pour plus de cinq cents étudiants, quelle misère ! Encore que j'aie entendu parler d'endroit où l'on n'a trouvé personne. Dans ce cas, les étudiants apprennent par eux-mêmes. Autant dire qu'ils ont peu de chance d'obtenir une bonne note. On ne peut apprendre seul des choses aussi difficiles, même à trente-cinq ans lorsque l'on est comme moi dans la fleur de l'adolescence et en pleine possession de ses moyens intellectuels et physiques.

Notre professeur de vélo était un bicentenaire asthmatique et disproportionné, un vrai monstre. Il mesurait plus d'un mètre soixante-dix, avec une toute petite tête, et était aussi large d'épaules qu'une porte avec des cuisses et des bras comme des jambons. Il prétendait avoir couru un "Tour de France" vers la fin du 22^{ème} siècle. Une compétition sportive dont personne n'a entendu parler mais qui faisait s'agglutiner des tas de gens au bord des routes. Courir ! Pas facile quand on a comme moi des jambes de soixante-centimètres. À cette époque, nous a assuré le monstre en ricanant, tout en nous expédiant des jets de salive glaireuses sur la tête, « la sélection artificielle » - encore une phrase incompréhensible - n'avait pas encore débuté dans la Grande-Maison. Il passait un seul élève par jour et nous prenait des sommes astronomiques pour nous apprendre à tenir sur ces fichues « bécanes », un mot qui lui servait à désigner ces machines. Il riait aux éclats, accompagné d'un bruit sec de dents qui s'entrechoquent - un rire identique à celui des robots présentateurs de la télévision - quand je tombais et je tombais souvent. En fait je tombais dès qu'il me lâchait. J'ai encore son rire dans l'oreille, tac tac tac. Il paraît, c'est lui qui le dit, que nous n'avons plus les jambes faites pour pousser sur le pédalier et que notre tête est devenue trop volumineuse, donc trop lourde, pour que nous tenions l'équilibre sur deux roues. Des tricycles auraient fait l'affaire disait-il, à condition d'être électriques.

C'est vrai que l'on s'est beaucoup transformé en quelques générations. J'ai appris cela sur un magazine médical des éditions X de la Grande-Maison, une revue porno vendue sous le manteau qu'un copain m'a prêté. Si nous avons changé, était-il écrit, c'est un peu par accident, en raison des ondes électromagnétiques dans lesquelles nous baignons, de plusieurs pépins nucléaires et des bombardements neutroniques venus des étoiles. C'était aussi, et surtout grâce au talent des généticiens et par la volonté de nos parents, obsédés jusqu'à la folie par le désir d'avoir un enfant plus beau, différent et surtout plus intelligent que celui du voisin. En ce qui me concerne mes parents peuvent être satisfaits, car je suis plutôt beau garçon avec mes yeux bleus quadrillés de rose, mes cheveux frisés d'un jaune tirant sur le vert, ma haute taille de près d'un mètre cinquante et mon tour de tête de cent-vingt centimètres. J'en vois de plus moches et de plus disproportionnés. Par exemple mon nez ne fait que dix centimètres alors que nombre de jeunes gens se promènent avec un appendice frisant les trente centimètres. Ils sentent, paraît-il, des odeurs que j'ignore. La belle affaire, je me rattrape sur l'ouïe, tout simplement.

J'entends le grattement souterrain d'une taupe à cent mètres et le glissement d'un lombric sous mes pieds, mais à vrai dire cela m'embête plutôt et je m'efforce de ne pas écouter. Je suis dans la moyenne nationale, m'a dit triomphalement maman, à l'issue d'une visite médicale. Ce qui veut dire que je suis comme tout le monde.

Le concours a lieu dans un grand amphithéâtre de plusieurs milliers de places. On y jouait au tennis dans le temps. C'est ce que raconte, pendant que tout le monde s'installe, l'ordinateur central chargé de nous expliquer l'organisation des épreuves. Des clichés et des films projetés sur nos écrans personnels montrent ce qu'est devenu ce sport aujourd'hui pratiqué essentiellement par des robots. C'est un beau sport mais qui n'est pas fait pour moi car pour la course comme je l'ai dit, je ne suis pas avanta-gé à cause de la faiblesse de mes jambes et je me fatigue très vite en raison de mon unique poumon, esthétique du thorax oblige. Je ne suis pas très adroit non plus, bref je ne suis pas un athlète comme ces androïdes tennismen aux muscles gonflés à l'azote. Par contre je pratique assidument le « Qui-gratte-perd » un sport intellectuel très ancien dont j'expliquerai un jour les règles complexes. Sachez seulement qu'il se pratique à l'aide d'une grille en carton et d'une pièce d'un écu.

Mais revenons au concours. Chaque candidat dispose d'un clavier d'ordinateur et de son propre écran en plus d'un énorme sur le mur, en face de nous. On ne voit personne de la Grande-Maison, mais on se sait observé, épié à travers des sortes de petits hublots disposés sur les murs. Les questions que nous devons traiter apparaissent sur nos écrans et l'on doit répondre en utilisant le clavier. C'est un modèle simplifié muni d'une dizaine de touches seulement, ce qui est largement suffisant. Les épreuves écrites ne durent que la matinée et se succèdent à une vitesse vertigineuse. L'après-midi est consacré à l'oral et aux épreuves physiques. Toutes les épreuves se déroulent en une seule journée. Heureusement car nous ne pourrions pas supporter plus ; la fatigue et l'énerverment auraient raison de la plupart d'entre nous. Papa m'a parlé d'un concours qui avait duré deux jours. « Il fallait voir la pagaille le deuxième jour. Il manquait la moitié des candidats et la moitié présente était si énervée que personne ne tenait en place. Par bonheur les robots surveillants ont distribué des calmants et tout est rentré dans l'ordre. Presque tout le monde s'est endormi. » Tout de même, je me crois capable de tenir deux jours et plus, n'ai-je pas joué au « Qui-gratte-perd » quatre jours d'affilé sans m'énerver ?

Vers midi, nous nous rendons au sous-sol où des machines distributrices de plats cuisinés sont installées. C'est la Grande-Maison qui régale. J'ai pris une omelette d'algues aux grains de soja grillés avec une boîte de quokaquola millésimé, un délice hors de prix. C'est à ces petites choses que l'on mesure la générosité de la Grande-Maison et le plaisir que l'on aura à travailler pour elle, dans la plus haute sphère du pouvoir si possible. Et si on réussit le concours évidemment. Le plus singulier, c'est que nous ne sachions rien sur ce qui adviendra de nous en cas d'échec. Maman, une fois de plus, m'a assuré que j'irais au paradis si je réussissais, et en enfer dans le cas contraire. Ce qui ne me renseigne guère car papa et maman ignorent tout de cet enfer ou de ce paradis, ils se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu. Ce ne sont pourtant pas des gens mal informés, au contraire. Tous deux ont un bon emploi dans un des multiples laboratoires de la Grande-Maison. Papa est conducteur de chariot-robot et maman mère porteuse. Ils n'ont jamais passé le concours car leur QI, suite à une erreur génétique inexplicable, est monstrueusement élevé.

Il faut que je vous parle plus longuement de mon papa et de ma maman. Ce sont des êtres exquis mais plutôt brusques et nerveux. Ils sont beaux, tous les deux, et possèdent presque toutes les qualités que l'on espère de deux êtres humains de sexe opposé. Leurs parents les ont choisis dans le meilleur des catalogues, et un mois avant leur naissance, d'un commun accord ils les ont appariés, ou unis si vous préférez. Pourtant leur création quasi simultanée a foiré. La Grande-Maison s'est excusée mais le mal était fait : ils étaient anormalement intelligents. Ainsi que je vous l'ai dit, dès qu'ils ont été adultes ils ont eu du travail dans un des laboratoires de la Grande-Maison, avec la permission de procréer à leur tour, ce qui est un très grand honneur pour des adultes si jeunes. Maman est grande et bien faite, verte de peau et bleue de cheveux, un bleu azur très sexy et pour papa c'est presque l'inverse, il est bleu de peau mais sans cheveux. Tous les deux mesurent un mètre quarante. Un des directeurs du planning familial, par une lettre signée de sa main - un grand honneur là encore - leur a donné le nom de famille de Schtroumf. Je m'appelle donc Platon Schtroumf si je me fonde sur un usage antique, rarement appliqué de nos jours, qui veut que les enfants portent le nom des parents. Mais revenons maintenant au concours.

Après le repas nous passons aux épreuves physiques qui se déroulent dans de petites salles en sous-sol. Ma première épreuve a consisté à remonter un seau d'eau puisé dans une citerne. Je n'ai presque pas fait tomber d'eau et l'examineur, un gros type kaki de peau et d'un mètre trente qui sentait l'oignon de contrebande, une drogue douce, a eu l'air satisfait. Hélas, les épreuves suivantes furent désastreuses, en particulier la bicyclette. Je suis tombé sur le derrière au deuxième tour de roue. La promenade du chien n'a pas été plus glorieuse, j'ai failli me faire mordre en lui marchant sur la patte. J'ai ensuite bafouillé le discours d'anniversaire que je connaissais pourtant par cœur et je me suis brûlé la paume de la main en allumant la bougie du gâteau. J'étais probablement ramolli par la digestion du soja grillé, ce qui expliquerait ma maladresse. Mais soyons philosophe comme on disait dans le temps, attendons la suite car les épreuves sont difficiles pour tout le monde.

Les résultats nous sont donnés le soir même et à l'issue de la dernière épreuve. Pour nous faire patienter, une horloge déroule un compte à rebours sur l'écran de l'ordinateur. J'aurais pu m'occuper en jouant à un jeu électronique comme celui de « Mario, le plombier redresseur de tubes » mais dans ma hâte de connaître les résultats, je me sens incapable de me concentrer. Le rouquin verdâtre qui est derrière moi me demande si j'ai bien marché. Je hausse les épaules et lui fait comprendre d'un geste de la main que je suis fataliste. Nous avons passé deux des épreuves physiques ensemble. Il est tombé avant même d'avoir grimpé sur le vélo et se sait éliminé. Le pauvre garçon porte maintenant un gros pansement au front et un bandage au genou droit.

Dehors, le vent qui vient de la plaine du nord s'est levé, comme tous les jours à dix-neuf heures dix, avec son chargement de pierrailles et de mauvaises odeurs. De temps à autre, il projette du sable contre les fenêtres et les têtes se tournent vers ce crépitement pourtant habituel. Le compte à rebours est maintenant terminé et les noms des admis commencent à défiler. Le mien n'y est pas. Je me retiens de pleurer. On entend des cris dans la salle. Quelques exclamations de joie mais surtout des clameurs de désespoir. Certains se cognent la tête contre la table ou contre l'écran de l'ordinateur, d'autres se jettent contre les murs, tête la première. Par bonheur nous avons les os du crâne épais. J'interroge la machine pour confirmation. Elle confirme en effet mon échec et me donne les notes obtenues à chaque épreuve. Mon seau et mon vélo ne m'ont pas rapporté ce que j'escomptais, même pas la moyenne. J'aurais peut-être dû remplir complètement le seau. De toute façon je suis recalé et, n'en pouvant plus de me retenir, j'éclate en sanglots.

Derrière moi, le rouquin, pourtant prévenu de son sort, pousse des gémissements terribles et se ronge les poings. Les reçus, pendant ce temps, se sont mis en rang dans les allées et sur les quatre escaliers. Ils marchent l'un derrière l'autre en se tenant par les épaules tout en chantant un vieux chant de victoire de nos ancêtres, la fameuse « Coincoin's danse ou Marche des canards ». Ils se dirigent vers une petite porte qui vient de s'ouvrir au fond de l'amphithéâtre. Sur le pourtour de cette porte une multitude d'ampoules de couleur, assemblées en forme de cœur, scintillent en cadence pendant que les heureux élus s'engouffrent par l'ouverture en nous faisant de grands signes d'amitié. Je reconnais le fils du chef de district avec qui j'ai appris à monter sur la bicyclette. Le veinard, il n'était pourtant pas plus doué que moi sur cette foutue bécane.

Une voix féminine s'élève soudain et couvre le brouhaha. Elle exige sèchement que nous sortions dans la cour. Je me rends compte alors, et j'en suis bouleversé, que j'ai uriné sous moi pendant mes manifestations de chagrin. Maman va me le reprocher vertement car il y a plusieurs mois que cela ne m'était arrivé. Puis la voix parvient à calmer tout le monde par des paroles de consolation et de réconfort chuchotées doucement, presque maternellement. « Des consignes vont vous être données dehors » dit-elle gentiment. Je suppose qu'il s'agit de consignes pour préparer le concours de l'année prochaine, et peut-être pour le réussir cette fois. Je me lève avec mes voisins qui reniflent, s'essuient les yeux et se mouchent à grand bruit. Un escalier extérieur nous conduit derrière l'amphithéâtre sur une sorte de terrain vague, très grand, borné par des haies et des buissons que l'on distingue au loin dans une légère brume crépusculaire car le vent s'est calmé. Un endroit habituellement interdit, gardé par des chiens transgéniques à huit pattes et trois têtes. Une large route longe le terrain et des centaines de camions sont garés sur un côté de la route. Equipés de bancs de bois, ils sont rouillés et dégingués, maculés de boue avec des plates-formes ouvertes au vent. Les moteurs sont coupés, mais on devine les chauffeurs en place dans les cabines. Quelques-uns parmi nous se sont remis à pleurer. Je pleurerais bien moi aussi mais mon incontinence m'a totalement déboussolé et je me tiens tranquille en serrant les jambes sur mon short mouillé. Comble de malheur, j'ai oublié en partant ce matin, on ne sait jamais, d'emporter des couches jetables.

Un haut-parleur grésille soudain au-dessus de nos têtes et la voix de tout à l'heure nous ordonne de faire silence. Quand le bruit est raisonnable, un individu monte sur une estrade au loin. Il est éclairé par des projecteurs qui font effet de loupe et ainsi grossi, on le distingue très bien malgré la distance. C'est un être monstrueux qui ressemble aux mannequins de la revue porno. Il est plutôt jeune avec un corps démesuré et longiligne, une tête négligeable et des cheveux noirs en broussaille. Un physique préhumain, débraillé et grossier comme celui de nos ancêtres d'il y a trois ou quatre cents ans. Ou comme le professeur de bicyclette, le fameux champion cycliste, mais en nettement plus jeune. Il est habillé, comme sur les photographies de cette époque, d'un pantalon de gros velours beige, d'un pull de laine marron, de bottes en caoutchouc vertes et il tient à la main un casque jaune identique à ceux qui sont exposés dans le musée de l'Industrie de la Grande-Maison. Un cri de surprise s'échappe de nos poitrines en voyant ce spécimen que nous savions en voie d'extinction. Quelle mère indigne a engendré un pareil monstre ! Il est bien réel cependant et il s'adresse à nous, juché maintenant sur un gros bidon rouge.

– Je m'appelle Karl et je suis le responsable de l'un des cent-mille chantiers de la Grande-Maison. (Nouveau cri de surprise de notre part car nous ne nous attendions pas à ce que ce monstre occupe un poste aussi éminent.) Puisque vous n'avez pas réussi le concours, continue Karl, je suis chargé de vous offrir une situation en rapport avec vos modestes mérites. Mes adjoints, les kapos ici présents, vont vous répartir, mâles et femelles, entre les différents sous-chantiers. Ensuite, vous embarquerez sur les camions. Si dans dix ans les dirigeants sont satisfaits de votre travail, vous deviendrez alors des citoyens à part entière, vous aurez un emploi définitif et, heureux jeunes gens, vous pourrez vous marier et, peut-être même, vous reproduire...

Avoir entendu ce Karl m'a rendu heureux, figurez-vous ! Devenir un citoyen et se marier puis copuler sans cesse et avoir un enfant, c'est le but de tout le monde... Et le mien bien sûr. Plein d'espoir et de confiance dans mon avenir, je me dirige vers le groupe des kapos, soulagé d'être débarrassé à tout jamais du concours. Qu'auraient-ils inventé l'année prochaine pour nous faire bisquer : Escalader un rocher synthétique pointu ou abattre un arbre en plastique ? Merci bien ! Mon short est presque sec et j'ai finalement digéré les graines de soja grillées. Je commence à mieux comprendre mon papa quand il me dit que le vrai bonheur se trouve dans les actes les plus simples de la vie quotidienne, comme conduire un robot nettoyeur. Je remercie mes chers parents que je ne reverrai pas de sitôt et peut-être plus du tout, mais c'est la vie n'est-ce pas ? Avec un peu de réussite, et, comme semble le sous-entendre Karl, si la Grande-Maison est satisfaite de moi, je me marierai et j'aurai un enfant, un seul comme le prévoit la loi. Lorsque nous le choisirons sur le catalogue, avant de copuler, ma compagne et moi, avec l'aide du sélectionneur-généticien, nous le choisirons évidemment à notre image, mais plus beau encore et pourvu de talents nouveaux et originaux. Dix doigts à chaque main par exemple ce qui est très pratique pour tourner les pages des catalogues.

Et puis un ou deux gènes additionnels intéressants comme le gène du kangourou, pour le côté sportif ou du rossignol pour le chant. Alors comme mes parents l'ont fait pour moi, quand il sera grand, vers la quarantaine, je l'aiderai de toutes mes forces à préparer le concours afin qu'il accomplisse à son tour des choses utiles pour la Grande-Maison. C'est cela notre avenir. Mais je lui dirai aussi : « Tu sais, je n'ai jamais réussi le concours et je ne m'en porte pas plus mal et comme disait ton grand-père, le vrai bonheur est dans l'accomplissement des choses simples de la vie, comme vider les bassins dans un hôpital... »

Les kapos, des filles costaudes comme nous, roses de peau et plutôt jolies, nous ont séparés en plusieurs groupes à peu près égaux. J'appartiens au groupe de ceux qui vont travailler de leurs mains. Le deuxième groupe est formé de ceux qui vont travailler dans les laboratoires de la Grande-Maison. Un troisième groupe, très nombreux, est dirigé d'emblée vers les douches et la destruction des parasites. Il s'agit probablement de gens qui ne se lavent jamais, ça existe paraît-il. Des gens dont l'avenir est mal connu, c'est le rouquin qui me l'a dit, celui qui était derrière moi et qui n'a pas su grimper sur le vélo. J'appartiens au sous-chantier 9g.025, je loge dans le baraquement G47 avec le rouquin lequel se prénomme Olivier. Moi, comme je l'ai dit plus haut, c'est Platon, un beau prénom je trouve. Le bâtiment G47 est une sorte de haute tour à l'intérieur de laquelle se trouvent des alvéoles desservies par un escalier central en colimaçon et de nombreux ascenseurs. Chaque alvéole, en réalité une chambre pour deux, comprend deux lits escamotables, un distributeur de nourriture escamotable, un système de renouvellement d'air, un appareil de nettoyage des corps et une armoire escamotable. Nous disposons aussi d'un ordinateur quantique individuel. Le mien est en panne mais j'ai bon espoir de le voir réparé bientôt. En attendant je prends des notes que j'enverrai à ma famille, sur un carnet électronique.

Il nous a fallu une journée entière pour nous installer. Une jeune fille très distinguée à la peau violette et cheveux blancs a pris nos mesures pour nous tailler un uniforme de sortie et des vêtements de travail. Une autre, une soubrette jaune avec un nez démesuré a commencé à nous expliquer le fonctionnement de la machine à nettoyer les corps. « Eh ! Oh ! a grogné Olivier, nous ne sommes pas des demeures ! » Vexée la soubrette a tourné les talons et a quitté la pièce. C'est bien embêtant car il y a des robinets et des appareils dont nous ignorons l'usage. Olivier a dit que nous n'avions pas besoin de nous laver. « On finira alors comme les autres, sous la douche » je lui ai fait remarquer sombrement. Une autre fille, avec une peau rouge cerise, est venue nous proposer ses services. « Pour vous faire n'importe quoi », a-t-elle dit avec des clins d'œil de chouette hulotte surprise par la lumière. Ni Olivier ni moi, une fois de plus, ne savons ce qu'est ce "n'importe quoi", et c'est bien embêtant, alors on lui a dit que nous n'avions besoin de rien. Elle nous a traités de "phoques impuissants" et elle est allée dans la chambre voisine proposer ses services. Nous aurions dû lui demander pour les robinets de l'appareil de nettoyage.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>
à suivre

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Résultats du Kétoukolé n° 78



Arbalète au Musée Dupuy Mestreau à Saintes

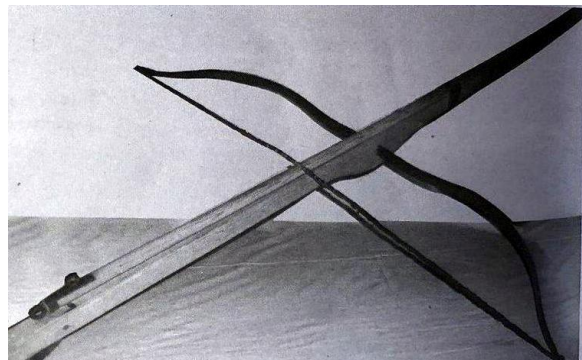


Photo d'arbalète dans le livre des foënes

Ce Kétoukolé est particulier dans le sens où sa "réponse" est étalée dans le temps (04 à 09.2021), et où personne n'a réellement identifié cet objet insolite, une fois que ce Kétoukolé a été lancé sur le Boutillon paru fin août 2021. En avril 2021, **Francis Jungbluth Adjoint au Patrimoine** et qui travaille au **musée Dupuy Mestreau de Saintes** cherche des informations complémentaires sur un objet insolite suspendu assez haut au plafond d'un couloir du 2^{ème} étage, et qu'il sait simplement être **une arbalète à grenouilles**.

Quand cette demande me parvient, je m'adresse alors à des amis tels que **Christian Maitreau grand collectionneur d'objets insolites**, et **Pierre Bruneau**, patoisant, que je sais avoir été braconnier amateur dans sa jeunesse saintongeaise.

Christian Maitreau trouve dans un livre dédié aux foënes, un chapitre concernant les arbalètes. A l'époque les petits cours d'eau et les moulins à farine étaient nombreux, d'où des écluses qui faisaient que les poissons s'entassaient devant les pelles. Des arbalètes de grandes dimensions permettaient alors aux propriétaires de tirer des truites, brochets, carpes, et autres poissons sans éveiller leur méfiance, et avec une grande précision. Il y avait également d'énormes quantités d'anguilles pêchées avec des fagots, des bourgnes en osier ... L'arbalète en bois du Musée, de 5,50 m de long d'un seul tenant, munie d'une gâchette et d'un système élastique, objet du présent Kétoukolé est même en photo dans ce livre.

Par ailleurs Pierre Bruneau fait appel à ses souvenirs, et se souvient donc avoir chassé (ou pêché) des grenouilles avec une piquache, grande perche de bambou munie d'une tige métallique pointue. Un dispositif élastique permettait à la broche de sortir de quelques dizaines de centimètres, et donc de ne pas avoir à embrocher soi-même la grenouille. Pierre précise que ce procédé était cruel, surtout qu'après il fallait séparer l'arrière train de la grenouille et sa dépouille, mais qu'à l'époque on ne se posait pas ce genre de question.

Francis Jungbluth a continué de faire des recherches qui ont permis quelques avancées. Il découvre que c'est une pratique plus particulièrement localisée dans les marais de la Seugne, dans le Marais Poitevin, ainsi qu'en Allemagne. Concernant l'arbalète du musée, celle-ci était bien destinée aux grenouilles, car son trait ne se terminait pas par une flèche pointue, mais plutôt par une pelote en métal piquant, qui permettait de capturer sans détruire, l'objectif final étant de manger la petite proie. L'arbalète en Marais Poitevin fut par la suite remplacée par un fusil d'une taille de plus de 2 mètres de long (voir la photo de la barque sur la rivière Vendée).

Des recherches via Internet ont permis également de trouver différentes illustrations sur ce thème, telle celle jointe de trois Putti chassant la grenouille avec des arcs. Putti est le pluriel italien de Putto qui représente un enfant nu et désigne un terme de l'orientation architecturale italienne. Une autre illustration nous apprend que des femmes du monde avaient remis à la mode le tir à l'arbalète des grenouilles au bord des étangs, et des grands bassins dans les jardins. Un cordon de soie permettait de ramener la grenouille lorsqu'elle était piquée. Ce fut même une passion en grande vogue dans les garden parties.



Fusil à grenouilles



Pêche à la grenouille

L'arbalète de chasse.

Comme arme de chasse, l'arbalète a été longtemps employée, même après l'adoption des armes à feu. Elle avait l'avantage de tuer sans bruit et de ne pas effaroucher le gibier. Elle était encore en grand usage en France au commencement du XVII^e siècle pour le sport cynégétique. L'arbalète a connu un regain de faveur à la fin du XIX^e siècle, époque à laquelle quelques femmes du monde ont remis à la mode le tir de l'arbalète pour la chasse aux grenouilles sur le bord des étangs. Pour cet usage, le trait acéré était rattaché au fronteau de mire par un cordonnet de soie qui ramenait la proie lorsqu'elle est piquée. Ce jeu d'adresse, quoique cruel, fut en grande vogue dans les *garden parties*, donnés par les grandes mondaines.

Arbalète de chasse



Trois Putti avec arbalètes

Il y a bien entendu la technique classique de la pêche à la grenouille avec un fil de laine rouge, mais ce n'est pas si facile, voir la vidéo ci-après :

<https://www.youtube.com/watch?v=ICKKphcSjgM>

Si ce n'est déjà fait, allez visiter ce magnifique Musée Dupuy Mestreau, pour son arbalète, mais également pour tout ce que l'on y expose, et qui touche au patrimoine et à la culture de la Saintonge et des Charentes. Attention les parquets y sont également superbes, et il faut donc utiliser les patins mis à disposition. Musée Dupuy Mestreau 4 rue Monconseil 05 46 93 36 71 Saintes 17100 :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mus%C3%A9e_Dupuy-Mestreau

Kétoukolé n° 79

Comment s'appelle cet outil, et à quoi sert-il ?
Réponse à joel.lamiraud@free.fr

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

LA VIE AVENTUREUSE DE CHARLOTTE DE LA TREMOUILLE – Jean-Pierre Bonnin *L'affaire de Saint-Jean d'Angély, comme on ne vous l'a encore jamais racontée*

Rien de plus navrant que l'issue du roman de Charlotte de La Trémouille, née dans une famille ultra-catholique et tombée amoureuse, en pleine guerres de Religion, du prince de Condé, un des chefs les plus actifs du parti huguenot, un soir qu'il est de passage au château de Taillebourg.

Malgré l'opposition compréhensible de sa mère, Jeanne de Montmorency, fille du connétable de François 1^{er}, le mariage a lieu en 1586, après que la belle eût changé de religion. Deux ans plus tard, alors qu'ils résident à Saint-Jean d'Angély, dont le prince est gouverneur, celui-ci est pris de violentes douleurs à l'estomac et décède après deux jours de souffrances. Sa jeune femme, enceinte, est tout simplement accusée de l'avoir empoisonnée. Elle fera de longues années de prison avant d'être réhabilitée, faute de preuves, et de reprendre sa place à la cour.

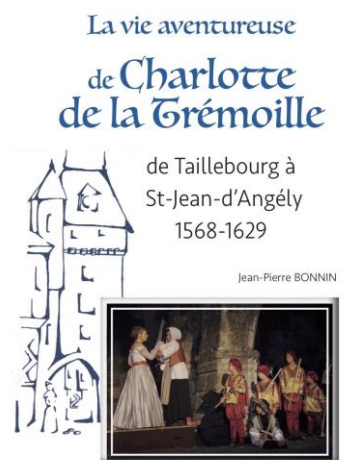
Cette histoire a déjà fait l'objet de plusieurs récits. Une fois n'est pas coutume, la version de Jean-Pierre Bonnin vous amusera autant qu'elle enrichira vos connaissances historiques. Il est vrai que notre auteur a mis tout en œuvre et frappé fort pour l'égayer. Ne ménageant ni les citations, ni les anachronismes, ni les dialogues délirants et les répliques échevelées, ni même les épisodes dramatiques traités sur le mode burlesque (les scènes de torture, par exemple), il réussit son pari. On se surprend plus d'une fois à éclater de rire.

On aura découvert au passage que le destin de cette malheureuse Charlotte consiste en une succession d'espairs déçus. Le prince, son mari, aurait pu régner. Pour lui succéder, Henri III choisit Henri de Navarre, autre chef huguenot, plus diplomate. Son fils, Henri II de Bourbon Condé, sera traité comme le dauphin par un Henri IV sans héritier... jusqu'à la naissance de Louis XIII en 1601. Louis XIV ne venant au monde qu'en 1638, son petit-fils, Louis de Bourbon Condé, dit *le Grand Condé*, né en 1621, avait, à son tour, une chance d'accéder au trône. La princesse de Condé, sa grand-mère, qui l'a tenu sur les fonts baptismaux, mourra en 1629, en caressant cette illusion...

Malgré le ton volontairement léger sur lequel cette histoire nous est contée, on ne doute à aucun moment du sérieux de la documentation. Pour preuve les principales interrogations que suscite cette affaire peu ordinaire surmontent : Henri II de Bourbon Condé a-t-il réellement été empoisonné ou est-il mort naturellement ? Quel fut exactement le rôle d'Henri IV dans toute cette affaire ? Quelles étaient ses vraies relations avec Charlotte ? Et enfin, pour la note romanesque, le page Belcastel, qui disparut le lendemain du drame, était-il l'amant de la princesse ?

*La vie aventureuse de Charlotte de La Trémouille –
De Taillebourg à Saint-Jean d'Angély – 1568 -1629*

Texte et illustrations de Jean-Pierre Bonnin, éditions *Le Passage des Heures*. En vente dans les librairies au prix de 22 euros



LE PASSAGE DES HEURES

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2021.

On raconte qu'au château de Crazannes (17) vivaient un seigneur, son épouse et leur fils unique... un garçon qu'ils avaient eu « sur le tard » et dont ils étaient fous. Un jour cet enfant tomba gravement malade. Le seigneur le fit examiner par son médecin particulier qui déclara :

« Monseigneur, je ne puis guérir votre enfant car je ne sais pas de quel mal il souffre. »

Alors le seigneur fit venir les médecins les plus réputés de Saintes, Rochefort, La Rochelle ; tous examinèrent l'enfant, se concertèrent et déclarèrent unanimement :

« Monseigneur, nous sommes dans l'incapacité de guérir votre fils, car nous ne voyons pas de quel mal il souffre. »

Les plus éminents chirurgiens de Bordeaux et de Poitiers ne purent en dire davantage. Désespéré, le seigneur s'entretint avec son épouse qui suggéra :

« Mon ami, j'ai ouï dire que dans les bois de Saint Sauvant vivait une sorcière qui...

- Une sorcière ! Vous n'y pensez pas mon amie. Que dirait-on de moi qui passe pour un homme éclairé... A moins que... en l'introduisant de nuit, par la poterne de derrière... en grand secret...

- C'est cela mon ami ; vêtez-vous en bûcheron et allez la trouver. »

Le seigneur suivit les conseils de son épouse. La nuit suivante la sorcière examina l'enfant :

« Monseigneur, je puis sans doute guérir votre fils, mais à une condition : il faut lui faire revêtir la chemise d'un homme heureux, parfaitement heureux, totalement heureux ».

Le seigneur réunit alors son conseil de sages pour lui soumettre son problème. Un des sages dit :

« Monseigneur, je connais un viticulteur, du côté du village d'Epargnes, qui a l'air de correspondre à la personne que vous cherchez ; il possède les terres les plus fertiles et produit un vin qui est pure merveille ; il a en outre une épouse douce et belle et des enfants vifs et intelligents...

« Qu'on m'y conduise immédiatement ! » ordonna le seigneur.

Dans les heures qui suivirent, le seigneur rencontra le viticulteur heureux, visita ses vignes et ses chais, embrassa son adorable femme et ses enfants, et demanda :

« Alors, mon ami, es-tu parfaitement, totalement heureux ?

- Oh je crois Monseigneur... quoique...

- Quoique quoi ?

- Eh bien voyez-vous, il reste ce petit lopin de terre là-haut, sur la colline, qui produit le plus merveilleux des vins dont on puisse rêver... il appartient à mon voisin. C'est une « tête de mule » ; il refuse toutes mes propositions d'achat de cette parcelle, même les plus extravagantes. Pourtant il me semble que si cette parcelle m'appartenait, alors je serais parfaitement, totalement heureux !

- Je regrette », dit le seigneur... et il prit congé, revint au château et réunit à nouveau ses sages.

« Monseigneur, dit un deuxième sage, je sais qu'à Saintes, dans la nouvelle cathédrale bâtie en bord de Charente, officie un évêque qui paraît être le plus heureux des hommes. Ses sermons attirent des foules de fidèles, les femmes font la queue à la porte de son confessionnal, les corbeilles débordent d'écus d'or à chaque quête...

- C'est bon, coupa encore le seigneur, je veux voir cet homme de suite ».

L'évêque, tout flatté, fit au seigneur les honneurs de sa cathédrale, lui présenta ses enfants de chœur et ses dames patronnesses, et lui fit goûter son excellent vin de messe.

« Vous m'avez l'air bien heureux Monseigneur, dit le seigneur de Crazannes, totalement heureux ?

- Je crois, Monseigneur... quoique...

- Quoique quoi ?

- Eh bien... il y a ce poste de nonce apostolique, qui me revenait en toute logique... or cet intrigant évêque d'Angoulême a tant manigancé qu'il en a obtenu la charge ! Ah, si j'avais cette charge, alors oui, Monseigneur, je serais parfaitement, totalement heureux !

- Je regrette », dit le seigneur... et il retourna consulter ses sages au château.

Un troisième sage alors hasarda une nouvelle proposition :

« Monseigneur, il y a dans les jardins de l'abbaye de Fontduche un jardinier qui cultive des roses merveilleuses. Cet homme chante du matin au soir, à rendre jaloux tous les rossignols de Saintonge. Pour chanter ainsi, cet homme doit à mon avis être parfaitement, totalement heureux.

- Allons à Fontduche ! » dit le seigneur.

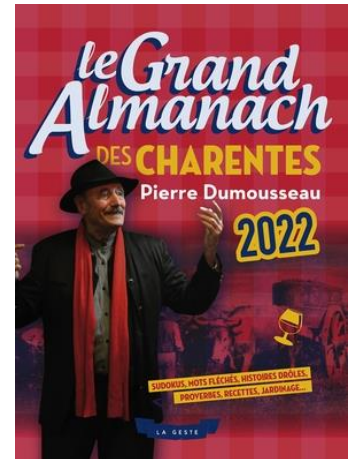
En approchant de l'abbaye, depuis les hauteurs de Villars-les-Bois, le seigneur perçut en effet une voix claire et puissante qui s'élevait du vallonn. Il la suivit et arriva aux jardins de l'abbaye :

« Ah mon ami, pour chanter ainsi, tu dois être un homme parfaitement, totalement heureux.

- Oh oui Monseigneur ; il n'y a pas plus heureux que moi.

- Et qu'est-ce qui te rend si heureux ?

- Regardez ces roses, Monseigneur, regardez ce paysage, regardez ces murs, regardez ce ciel...



- Tu n'as pas de femme ;
- C'est peut-être pour ça que je chante, Monseigneur.
- Tu n'as pas d'enfants.
- J'ai mes moines, Monseigneur. Ce sont de grands enfants. Oui, je suis totalement heureux.
- Alors je vais te demander une faveur : peux-tu me donner ta chemise ? »

Le jardinier déboutonna son pourpoint... et le seigneur découvrit, avec une stupeur mêlée d'angoisse, que l'homme heureux ne portait pas de chemise !

La faute au vin nouviâ Charly Grenon

Extrait de « Saveurs des mets ... Saveur des mots ... » (éditions Sefco)



Jhe cré que je vous zou ai déjhà dit : Sainte-Samujhe est in bourg conséquent là vour qu'o y a minme ghendermerie natiounale. Hureux ! Pace que, le monde de thieu l'endret sont si tellement maufazants que les ghendermes pouvant pas veurtit. O faut que Toine Veurioche, le garde-champête leu doune la main à foute la begande aux particuyers thi vlant pas respecter le rég'yement. Et y zou fait de bon thieur, li qu'est chêtit c'm ine gale !

Hier au seir, Ughène Pireseuche, qu'était à pu près à jhun, différemment à soun habitude, apeurce'vit Toine thi condusait Nestor Bouésensoét à la ghendermerie en z'y baurrant le derrière de cals de gheneuil.

Ughène, thi va t-à la messe tous les dimanches - thieu thi l'oppouse pas de faire in p'tit trop d'honneur au jhus des vignes dau Seigneur - s'apeurchit de Toine et li décit :

- Savez donc pas lire, m'n émit ?

- Si fait, m'n émit ! Me peurnez-vous peur in culte ? répounit Toine Veurioche.
- Dié beun ! continuissit Ughène, lisez donc les émolés de la Sainte Evanghile et thieu qu'o ya sù les traitements que jhe devons pas t'infligher à route prochain.

Toine Veurioche marquit l'arrêt, rengorghit son jhabot et demandit à son tour :

- Et vous, savau lire ine émolé ?

- Et m'en doute beun, sto l'Ughène.

- Dié beun ! répounit le garde-champête en foutant in aute cot de gheneuil au dârière de Nestor, allez donc bireuiller l'estruccion des sarghents d'ville et le rég'yement conçamant l'arrestâtion des bouésensoét !

Mourale : c'm o dit la Jhavasse, si le bon Yeu vous a mis t-in palais dans la goule, al est pas peur z'y faire l'offusque de le rincer t-au poumat peuté ; mais toute minme, min-fions-nous teurjhou dau vin nouviâ !

Là ! ... O yé Bounicot de Cougnat

Extrait du recueil « Répertoire grivois » (librairie Prévost à Saintes – 1916) *

In p'tit râ de Jhamat Champagn'
À l'ombre d'in paquet d' châgnut
Cazit au bâur d'in routin d' campagn'
P' m'assoupit, m'étit étendut.

En pourçaû v'la qu'ine voué m'éveill'
Sans vouèr, jh'entend à coûté d' mouet
In coup'y' qui s' diset à l'ourell'
« Répron in moument contr' thieu bouet ».

Peu amprès, in moument d' silenc'
Jh'entend qu'i foutiant des p'tit cous.
Peu in' voué dit : « Jh'avons pas d' chanc'
O n'a pas mèche, il é trot mou ».

« Repr'in moument, qu' dit la fumelle,
Moué vâ russit, jh'en seû ben sur.
Là ! ... O yé, qu'a dessit s't'elle
Tu peux monté, le v'la r'venu dur ».

V'la qu' tou cha p'tit, jhe fuit d' ma cachett'
Hélas ! ... Jhe vouet deû z'amourêux
Authiupé pré d'ine biciq'yette
À minme de zi gonfié le p'neû.

* Dans ce recueil figurent des textes de Goulebenéze que Bounicot se serait appropriés.

Expressions du patois saintongeais : les maladies

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Dans l'ouvrage de Raymond Doussinet « Le paysan saintongeais dans ses bords », nous trouvons une foule d'expressions savoureuses concernant la santé et la maladie.

Lorsqu'on est fatigué mais que ce n'est pas trop grave, on dira : **o vat châ p'tit** ou encore **o pourrait aller meût**. Parfois, lorsqu'on a trop mangé et que la digestion est difficile, on dira : **i-l'at l' thieurasson** et **i-l'at regoulé son déjhûner** (il a des aigreurs d'estomac et il a vomi son repas), **i-l'ét poin-à soun afère** (il n'est pas dans son assiette) ou **i fét la coibine** (il fait grise mine), **o zi bouille dan l' chaudin coume daû poumat peuté** (ça lui fermente dans le ventre comme de la piquette de pommes).

Parfois on peut avoir des petites incommodités pas très graves : **le virounâ** (le vertige), **le loquet** (le hoquet), **la gratèle** (des démangeaisons), **ine ardeuillon** (un orgelet), **dés jhârce** (des engelures), **dés endarsse** (des darts), ou encore **la bisse** (la goutte au nez).

Par contre si la santé est défaillante, on entendra : **i-l'ét tout acabassé**, **i vat malader** (il est perclus de maux, il va tomber malade), **i-l'ét su l' soudre** (il est alité, le soudre étant la litière). Et si l'on sait que c'est irrémédiable : **i zou emport'rat avec li** (il ne guérira jamais, il emportera sa maladie jusqu'au cimetière).

Si la respiration est difficile, il est possible que ce ne soit qu' **in gueurzolon thyi fét r'meler** (un enrrouement qui fait toussoter), et qui peut se transformer en **influenzat** (en grippe) ou en **suette** (sorte de grippe avec des sueurs abondantes). Mais cela peut être plus grave : **in chaut et fret** (une fluxion de poitrine), **in chaut feurdit** (une pneumonie), **in sang tórné** (une pleurésie).

On peut être tellement malade qu'on ne mange presque plus et qu'on **maigueurzit** (on maigrit). **Thiêû paur' houme**, **i-l'a lés feusses thyi balant dan sés thiulottes**, **i chét d' faiblesse** (ce pauvre homme, il flotte dans ses vêtements, il tombe de faiblesse). **I-l'at lés douèle thyi zi peurçant la piâ** (il a les côtes qui lui percent la peau, les douèles étant les douves de la barrique). **Sés zeuil zi manjheant la fidiure** (ses yeux lui mangent la figure). **I-l'at la mine d'in jhaû bouillit ou d'in coudin maché** (il a la mine d'un coq bouilli ou d'un coing meurtri).

Et quand ça fait mal, que la douleur est présente : **o m' sabe** (ça me cuit), **o m' zague ou o m' dague** (ça me déchire, comme une dague), **o m' tint daû cagouet au groûs ortail** (ça me fait souffrir de la nuque jusqu'au gros orteil), **o m' dagote dan lés enjointmenture** (ça me tenaille dans les articulations). Celui qui a très mal, **queune** (geint), **sile** (crie de douleur), **ghibe** (donne des coups de pied), **i s' torse coume ine âchet copé en deux** (il se tord comme un ver coupé).

A la suite d'un accident, on peut se faire **ine gourfulure** (une foulure) ou **ine teursailure** (une entorse), ou **ête maché de bout en bout** (être couvert de contusions). Et si l'on s'est **déloqueté la palète daû jh'neuil** (déboîté la rotule), on devient **in bigotoux** (un boîteux).

Le Saintongeais est moqueur, il aime bien donner des sobriquets à ceux qui sont des malades plus ou moins imaginaires. Celui qui est toujours malade est le **mal d'apiomb**. **Le quenardeau** est celui qui *queune* c'est-à-dire qui geint sans arrêt. **Le tire la rale** (tire la jambe) n'est pas solide sur ses jambes. **La cane** est la boîteuse qui marche avec un déhanchement, comme la cane. **La patte en bois** marche avec un pilon. **Roule lés zeuils** a toujours les yeux furibonds, tandis que **Bique à l'euil** est la fille qui louche.

Celui qui a le visage déformé par un tic est appelé **Visé à drète**, ou **Tire à gauche**, ou encore **Goule torse**. **Le beurchut** est celui qui a des dents cassées : c'était le châfre du patoisant Paul Yvon, qui a joué à plusieurs reprises dans « La mérine à Nastasie ». Celui qui souffre d'une rétention d'urine est nommé **Fait trouès gouttes**. Par contre s'il s'arrête souvent en chemin ce sera **Pisse goutille**.

Pour terminer, quelques réclames d'autrefois pour soigner tous les maux :

PÂTE et SIROP d'ESCARGOTS de MURE

« C'est dans ce qui se passe dans le sang, le mal qui cause la maladie... »

MALADIES NERVEUSES
Épilepsie, Hystérie, Danse de Saint-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraines, Insomnie, Spermatorrhée

Guérison fréquente, soulagement certain

SIROP HENRY MURE
Nouveau remède qui se prend en quelques jours.
FLACON : 5 FR. — NOTICE GRATUITE.

Guérison fréquente, soulagement certain par l'usage de la

SOLUTION HENRY MURE

« Phosphate de Chaux cristallisé »

RÉSULTATS SURPRENANTS ET SOUVENT INESPÉRÉS

Certaines affections sont étonnamment guéries par ce remède...
NÉ JE SOLUTION ARSENIEE et CRÉO OTEE d'une efficacité plus puissante.

Pharmacie MURE, 84 ZARNE, Gironde et Sarre, 13^{ème} et 1^{ère} Classes
P. 1000 - 1001 - 1002 - 1003 - 1004 - 1005 - 1006 - 1007 - 1008 - 1009 - 1010 - 1011 - 1012 - 1013 - 1014 - 1015 - 1016 - 1017 - 1018 - 1019 - 1020

Refuser les contrefaçons. Exiger le nom de MURE

INJECTION PARAT

A BASE DE GONOCOCCINE

NOUVEAU TRAITEMENT DES MALADIES SECRÈTES

REMÈDE UNIQUE pour la guérison
RÉELLE et DÉFINITIVE des ÉCOULEMENTS à
tous les degrés

Supprimé traitements empiriques et lavages.

LE FLACON 3,50 franco

Exiger la marque de fabrique
ci-contre et la signature

Pharmacie **St-FRONT** à Périgueux
et toutes bonnes Pharmacies

Institut Médico-Pédagogique

POUR LE TRAITEMENT ET L'ÉDUCATION
DES ENFANTS NERVEUX ET ARRIÉRÉS
DES DEUX SEXES

MÉDECIN-DIRECTEUR D^r BOURNEVILLE

Médecin de la section des enfants arriérés et nerveux de Bicêtre

A Vitry, près Paris, 22, rue Saint-Aubin

UN PROGRÈS DU SIÈCLE !

L'ABSINTHE RENDUE BIENFAISANTE :

L'ABSINTHE TERMINUS

est débarrassée de tous principes nuisibles.

DISTILLERIE A PONTARLIER - CAPITAL : DEUX MILLION !

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois	Français
Jhonte	Honte
Jhor, jhôr	Jour
Jhote	Joue
Jhouc	Perchoir à volailles, juchoir
Jhouquer (se)	Se coucher (notamment pour les poules). Un "jhouque-tard" est un noctambule
Jhoute	Betterave. On dit aussi "Jhoute rabe"
Jhucher (voir Hucher)	Crier, parler fort, hêler de loin
Jhuler	Crier
Kiaire	Claire (pour les huîtres)
Lambinoux	Lambin
Lan'ye	Langue
Leuter	Lutter
Liméro	Numéro
Loche	Limace
Loder ou loter	Fainéanter
Losse	Mauvaise langue, commère
Loubrie	Assemblée de gens, famille, fraterie : "Les Beurnurâ et leû loubrie"
Louc	Loup
Lucher	Lécher (un plat)
Lugrer	Poisser, graisser, salir, laisser une trace gluante coum' ine cagouille
Mâche	Etre de boune mâche : avoir bon appétit
Macher	Meurtrir, contusionner
Magner	Causer une douleur
Malader	Tomber malade
Malaisie	Femme d'humeur difficile, mégère
Mâr ou mâtre	Maire
Mariennée ou meuriennée	Sieste, méridienne
Marmuser	Murmurer
Marotte	Motte (de beurre)
Masarine	Grand plat
Mathieu-salé	Jeu de mot pour Mathusalem (Vieux coum' Mathieu-salé)
Mau	Mal
Maucréant	Mécréant
Maufiner	Attendre, languir
Mé ou mais ou maî	Plus, d'avantage
Meindre	Mener
Melé	Sec, ridé (ine poume melée)
Melouner	Ronchonner, bougonner
Métives	Moissons. Proverbe : "Bounes ou chétives, vindrant les métives"
Meurlet (ette)	Bœuf ou vache à la robe roux clair (Musset)
Mi-jhor	Mi-journée

À propos du vocabulaire patois/français

Jean-Jacques Bonnin

Il s'agit des vocabulaires figurant dans les « Boutillon » précédant ce numéro.

Fargon J'ai trouvé utilisée par Montaigne, dans un de ses développements « féministes » l'expression **la pelle et le fourgon**, des accessoires de cheminée, ce fourgon désignant un tisonnier.

« Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit : le fourgon se moque de la poêle (III,). »

Fi de lou ! N'en déplaise à certains le lou en question n'a pas à priori à grand-chose à voir avec le *Canis lupus* et ses grandes oreilles. Je pense que c'est une adaptation du « fi de louère » occitan.

La **louère** en question, en vieux charentais loire, (c'est un nom féminin), a plusieurs sens.

Il y a, à Angoulême, une vieille rue de la Loire qui desservait le village et le moulin du même nom. Au départ, il désignait une femme qui se louait, en tout bien tout honneur, comme un valet de ferme, pour des travaux agricoles ou ménagers. C'était devenu le quartier des laveuses, on peut voir encore dans les jardins au bord de l'ancien canal de l'Anguienne désaffecté, des « pones » et des tables à laver en pierre.

Puis, les femmes ayant été de tout temps victimes de la réprobation publique, même s'il n'y avait rien à réprover, il a pris un sens plus péjoratif et injurieux, les services loués supposés pouvant être d'un tout autre ordre.

Une de mes collègues me racontait que lorsque, petite fille, avec ses sœurs elle se montrait désagréable avec sa grand-mère périgourdine, celle-ci les traitait de « petites louères. ». Elles ne savaient pas vraiment ce que ça voulait dire, mais elles avaient compris que ce n'était pas gentil.

Donc « **fi de lou** » peut être interchangeable je pense avec « fi de garce ».

Fi : fils (longtemps le **I** final ne se prononça pas) désigne également une petite verrue, ou une petite peau coriace sur le côté des ongles.

Fiandrin en parler pointu d'Angoumois, on disait flandrin.

Fisson peut désigner parfois également une bête vimouze : une guêpe, un burgaud, mais parfois **une** serpent, ou un vipère, comme on dit du côté du Périgord. Désigne aussi par erreur la langue bifide du serpent, qui est en réalité un organe tactile. Par analogie avec les serpents considérés comme un symbole de trahison, une incarnation du Diable, le terme a pris une connotation péjorative : mauvaise langue, langue de vipère etc....

Fissoner peut également signifier encourager vigoureusement par la parole et éventuellement par le geste une personne qui met quelque mauvaise volonté à s'acquitter d'une tâche, ou remplir un devoir. Fissonner, pigouiller : encourager de façon vigoureuse, ou asticoter.

Garguenâ : entendu aussi dans le même sens « garganette ». Cf. Gargantua
« Thieu cougna, o gllisse dans le garguena coume le p'tit Jhésu en thiulottes de v'lour.

Ghiter_ou reghiter_ émettre des rejets en parlant d'une plante.

Au printemps quand les oignons (ou les ougnounes) commencent à « reghiter » et les gites à verdir, on peut en faire de bonnes omelettes.

Quand une plante (une bouillée de frettes recépée, par exemple) remet des nouvelles pousses, on dit qu'elle reghite.

Goule : Un soir de quatorze juillet à Grand Villaghe, tout le monde était prêt à partir, à s'émouvoir vers la plage pour voir le feu d'artifice. Le maire a prévenu l'assemblée que pour remplacer la fanfare qui devait nous accompagner, et qui avait fait faux bon, on se rendrait à la plage en s'accompagnant du « *branle de la goule* ».

Gralouère : c'est aussi une pièce, un lieu où il fait particulièrement chaud.

Fi de lou ! Allons cueurver de sé dans quelle gralouère.

Graver : grimper employé par **Rabelais Gargantua chapitre XXVII**

Épisode des guerres picrocholines où l'on voit Frère Jean armé de son bâton de croix, défaire les troupes de Picrochole qui avaient assailli l'abbaye de Seuilly Lemé.

Sy quelqu'un gravoit en une arbre pensant y estre en seureté, ycelui (frère Jean) de son baston empaloyt par le fondement. Si quelqu'un de sa vieille congnaissance luy cryoyt.

- Ha frère lean mon amy, frère lean, ie me rend.

- Il t'est (disoit-il) bien forcé, may ensemble renras l'ame à tous les diables.

Sidounie a été ine fame courajheuse Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)

« Jh'm'en vas vous raconter l'histoire d'ine femme de la coumune et c'qu'a été la vie à Sidounie "La Cassote". Jh'l'avions baptisé d' minme rapport que quant on n'en avait d'besoin on savait jhamais voure qu' a l'était sacquée.

- Ine beurgeouèse coum' o s'en fait pu de thiès temps. Ine Saintongheaise pure souche qui marche encouère anveuc des bots et des sabarons, qui s'mouche jhust' que quant a n'en a d' besoin et qui cause encouère la langue des anciens, son "bîa patouè" coum' a zou dit si beun.

- Sidounie, quand a l'at' été pu jhène (et o coumence à faire un tail), Sidounie a l'a été orphelin' de père et d'mère à l'âjhe de huit ans (bouneghens...). Toute drôlesse a l'a viré à dreite, a l'a viré à gauch' mais teurjhou en restant dans l' drét ch'min. O l'ét vrai !

- Tout thieu temps, Sidounie a nourri ses p'tits frères et a s'êt othiuppée à donner à manjher au vîa quand o-y-en avait d' besoin, voué !

- Jhuste amprès son mariajhe avec le drôle à Mirolat, a s'êt othyupée des vaches, de la bughée, de la thyeusine de goret, à sincer sa piace, à égousser ses moghettes à la saison et tout l'reste de son temps a s'est othiupée d'ses biâ-parents qu'étiant tous deux vieilz'issant, voué !

- Sidounie at oyut otou des drôles beun entendu, in tous les deux ans rapport à ses allait'ment qu'étét de longues durées.

- Quand l'deurnier, le rothiû, at oyut ses cinq ans, la caisse des allocations familiales zi en aviant copé la mouétié. (Pauvdrôle, boun'ghens).

- Quant au cadet lî, à l'âjhe de 20 ans, i zi avant copé les bourses et i l'a pas pu r'tomer à l'école. O l'a empêché d'monter pu haut. O fait reun, coum' Sidounie avait hérité d'thièqu' céts de veugnes, o l'est li qui zou fait marcher, tant bin qu'mal, mais o marche. Voué !

- Et pis, quand tous thièllés drôles avant thiyté sa maison, o l'a fallu qu'a s'othiupe de ses parents d'r'changhe astheur qui s'étiant othyupés d'elle quand a l'était encoère in'mougheass'. Jhaquot et Charlotte qui s'appeuliant. Thièllés-les pau' vieux avant été tous deux atteints chacun zeu tour d'in' ail-astheur, o l'est in' maladie qui fait que n'on s'souvint pû de c'qu'on a fait avec la vieille au souèr. Voué !

- Et p'rr finit, a s'êt othyupé d' son défunt mari, Mathurin, qu'a été attaqué p'rr un cancer à la glyphosate, rapport à c'qu'i l'arait trop suffaté sa veugne et son cheun.

- Le cheun à Mathurin, o l'étét pâ in cheun coume les aûtes boun'ghens. Quand l'mildiou s'métait dans la veugne son sacré cheun dev'nait jhaune et quand l'oïdium s'métait dans les tomates son cheun d'venait bian. O fasait coume ine barre au maître à maladie. O l'ét p'rr thiète rason qu' Mathurin barbouillait son cheun à la bouillie bordelaise et qu'amprès son cheun pissait de toutes les couleurs : roughe, oranghe, jhaune, vart, byeu,violet... O l'attirait tous les ghens dau canton, jh'savons pas si thieu cheun a pu s' reproduire, ol' ét d'maghe tout d'même, i l'arriant pu fare fortune !

- P'rr revenir su Sidounie et quant son Mathurin a mouru, Sidounie a téléphouné à la caisse des assurances mutuelles p'rr zeu d'mander qu'asteur qu' soun houme était bâzi, coument fare p'rr le fare sortir de la caisse ?

- Et, i zi avant répounu qu'o s'frait « normalement, automatiquement, informatiquement ». Anveuc leus ourdinateurs, compeurnez-vous ?...

- A l'a bin questiouné les pompes funèbes otout, mais i l'avant pas pu zi douné davantaghe d'espicyathions, rapport à c' qui travaillant encouère à l'ancienne m'en doute.

- O fait reun astheur, tout est rentré dans l'ordre. A l'ét bin tranquille, toute seule, avec sa vache, qui s'appeule Mélanie, avec son chat et son cheun et pis l'téléphone qu'arrête pas d' sonner p'rr de la rékiâme au moument d' fare collation ...

- Toute seule ? Pas tout à fait. O l'a les drôless' de l'ADMR qui passant li rende visite p'rr l'ajhider in p'tit astheur qu' al'a passé la ligne de débarquation à mê d'quatre-vingt dix ans. L'ADMR, l'Accompagnement à Domicile p'rr Mourir de Rire. O vous fait rire ? Ben moué, jh'voué pas c'qu'o l'a rigolo la-d'dans !

- Sidounie a bazit o l'a d'ça dix jhours et à l'a baillé soun héritaghe à la coumune p'rr qui mettant de l'alectricité dans les kioches de l'éguyse, o l'ét écrit avec dau gras su son testament. Alors, l'allant zou faire, o s'ra pas long qu'a promis l'mare. (rapport aux aléctions qu'appeurchant-a-grand pas m'en doute).

- A chaque foué qu'a soun'rant, n'on s'demandra qui sont les kioches ? S'ra-tout thièllas qui soun'rant ou thièllées-là qui les écout'rant ?

- Ben, moué, jh' pens'rai à Sidounie pacqu' à l'a été in'femme courajheuse toute sa vie ! Et o n'en a pu beaucoup coum' thieu. P'rr sûr, kioches ou pas kioches, Sidounie marite dau respect, étout pas vrai ? ».

L'inséminateur Guy Marquais (Bitou)

Extrait de « La sauce de pire » (Histouères dau Pays bas)



A St-Cavet-sus-gassouille, qu'é-t-ou qui qu'neû pas Florence et sa vache Meurlette. A s'en allant teurjhou-t-au champ toutes les deux, au bout d'ine corde. En partant ol'é la vache qui tire Florence, en r'tômant ol'é Florence qui tire Meurlette.

Florence Peutargret habite à la sortie dau bourg, emprès l'viraghe, en montant l'raidillon qui meuve à Lésdoncherre-la-trapelle. Al' a-t-ine chambe basse de conte l'éthiurie, in p'tit balet avec in pianchrâ, in têt à goret (sauf vont' respect) voure a met sés lapins, et in tas d'fagots. A coûté d'la porte o y'a-t-ine treille de chasselat, et dessous la fnête in p'tit jhardrin de thiuré avec d'la ghirofiée, dau queirit, dés kiouchettes, in pied d'saughe, dau lisot et dau peursille.

Florence é pas à piandre. Quant soun homme é bazit, emprès avouer fait son purgatouère sus la tarre, bounghens, al' a baillé sa beunasse à mouétié à n'in voués in sot et vaillant. O z'y fait d'au r'venut. Avec son lait, in via tous lés ans et sés lapins, o peut aller... Astheur a fait point de dépense; al'é rapiat !... més paures : in pain de cinq et in' hareng li fzant la s'maine.

Vous pouvez m'creire, al' a dés picaillons ! Jhe peux point vous dire s'i sont dans la paillasse, sous la pile de linceû oub' sous n'in carreau dau fougher... mais a n'en a ! Quant o faut qu'al en sorte ol'é pas reun mais al' a biâ sarrer lés dots, ol' a b' dés cots voure al'é d'obyighée d' pôner.

Thieu qui la mache le mais ol'é quant a pèye la saillie de sa vache à Sosthène Groutalbot. Ol'é li qui tint l'taureau à Chantebisse-sus-la-Motte, à ine boune yieûe de St-Canet et i z'y fait in prix ! Coume l z'y garantit la sature o y'a pas d'risque qu'al le thuytte. A fait dont thieu chemin d'son pied avec Meurlette au bout d'ine longhe et, à chaque cot, a manque pas de z'y seugnifier que si sa vache recourt, a paiera pas ! Mais Sosthène é-t-in houme d'arrangement et i barguigne point sus thielle question peur consarver sés pratiques. De la manière, Florence é bin contente de sés sarvices !

O fait qu'ine jhormée que sa vache bromait tant qu'a pouvait dans son têt, Florence Peutargret empougnit l'chemin de Chantebisse-sus-la-Motte et arrivit chez Sosthène Groutalbot.

- Meurlette é taurau, stelle, peux-jh'y vous la m'ner emprès l'collation ?

- Vous tombez beun !, têt cré fi de garce, qu'o fazit Sosthène. Mon taureau é queurné !... Ou'é-t-ou qu'a-t-oyut thieu chétit anlmau ? Zou sarai Jhamais ! Des mauvaises coliques m'en doute ! Le boucher m'l'a pèyé quasiment reun... Jh'vous fout mon billet, que jh'ai bin gâgné ma jhormée, té ! Ol'é-t-ine affaire qui vous met pas lés deux ballots pareils, vous en répond...

- A moué dont, qu'o dessit Florence, et que vas-jh'y faire astheur ?

- Eh ! stit, vous avez qu'à faire vnit in séminateur. l zou fra chez vous.

Florence. en s'en r'tômant chez elle, marnussait toute seule. « Me v'la dans n'in biâ guaret et astheur ? A savouèr thieu qui va d'mander, thieu sénateur, peur faire thielle ouvraghe ? ... O va m'en coûter d'la mounaie !... »

Pas pus tout à St.Canet a fuyit chez Jhannette, l'épicière-burallste-postière, peur qu'a fasse la courmission à n'in séminateur.

- Vous en favez pas, qu'o dessit la Jhannette, l s'ra chez vous d'seir. Vous avez qu'à z'i faire chauffer ine marmite d'ève peur se laver et i s'éthiupera d'au reuste..

Quant thieu l'houme arrivit, sus l'coup d'trouè z'heures à l'ancienne, Florence Peutargret qui l'ayettait dépeû l'collation, in p'tit é moyée, l'fazit rentrer dans la mézon.

- Bonjhour madame. dessit poliment thieu gâs. C'est bien ici qu'il y a-t-une vache à inséminer ?

Et l thuyttit sa veste, r'troussit sés manches de chemise :

- Vouèyons, où s'trouve la bête ?

Florence avait b' thieuque chouse qui z'i machait l'thiur mais, que vlez-vous ?... quant o zou faut... o zou faut !. et empougnant sa marmite...

- Seguez-me, stelle, moncieû l'Sénateur !

Et ine fouè dans l'éthiurie :

- Eh beun, qu'a dessit, vouèla voute eau chaude, in merciâ d'sabon et ine sarviette prope... Jh'ai planté in kiou darrière thielle porte, vous peurrez z'y accrocher vos thiulottes. Astheur, mouè, jh' m'en vas... jh'veux point vouèr faire ine affaire de minme !

Écoutez Radio Poitou

Radio Poitou rassemble et diffuse toute la diversité de la culture locale

**en Poitou, Saintonge, Angoumois
ainsi qu'en Acadie, Québec et Louisiane**

<https://www.radio.fr/s/radiopoitou>

Pendant l'orajhe Henri-Octave Jousseaume

*Années 1939 – 1940
À mes drôles*

Jh'ai dit que jh'écriri, thi me lira ? Peursoune !
Aneut, n'on comprend pu les peur' vieux thi chéyant
Ol'a rin qu'au moument où leû grande heure soune
Qu'en des foués, à jheneuils, des quenailles brayant.

Les jhènes sarant-y qu'avant zeux jh'étais jhène
Et que pendant thieu temps, bin louin de ma méson,
Jh'ai jharsé tout mon soûl, à n'en parde l'haleine.
Non ; vous savez teurtout qu'in vieux n'a pas réson.

Bon, jh'écriré quand même, peur moué, peur la Chérente,
Jhe mettré dans les pajhes in pilot de thiochers
Qu'o vint de m'envouyer ine veille parente,
Les couleurs me manquant peur peind' des étiers.

Et pusqu'olé peur moué, jhe n'ari pas de jhonte
En copiant peur moument thieu que d'outes disant.
Fî de père inconnu sera signé thieu conte
Écrit aux heures vour les étouèl' teurleuzant.

Des foués o sera triste quand ma paure caboche
Aura bin rabaché, dau jhour jhusqu'à la neût.
Toute la grand' misère que thieu a ... *
A buffé sus le monde, thi bin des foués s'enneût.

Et quand o sera gai, faudra qu'on me pardoune
N'on peut pas teurjhou cheunucher sus son sort.
Même dans les endrets vour la feurraille soune,
Olé parmi de rire, en attendant la mort.

* *L'auteur n'a pas trouvé de rime à « caboche ». Et vous ?*

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>